

Libretto

ROBERT MARGERIT

LA TERRE
AUX LOUPS

roman

Préface de
GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

libretto

© Éditions Phébus, Paris, 1986.

ISBN : 978-2-36914-226-3

Né le 25 janvier 1910 à Brive-la-Gaillarde, Robert Margerit a été journaliste à Limoges de 1931 à 1941. Il assumera de 1948 à 1952 les fonctions de rédacteur en chef du *Populaire du Centre*, auquel il restera par la suite attaché en tant que chroniqueur. *L'Île des Perroquets*, paru en 1942, de facture impeccable, lui permet d'envisager une carrière d'écrivain qu'il poursuivra avec bonheur en publiant *Mont-Dragon* en 1944, *Le Vin des vendangeurs* en 1946 et *Le Dieu nu* qui obtint le prix Renaudot en 1951. Cette production très riche sera complétée en 1958 par *La Terre aux Loups* puis, en 1963, par une fresque historique ambitieuse, *La Révolution* (quatre volumes), qui reçoit le Grand Prix du roman de l'Académie française. Robert Margerit, enraciné au Limousin dans ses romans comme dans la vie, s'est éteint à Limoges le 27 juin 1988.

PRÉFACE

LE POIDS DU SANG

Bien des fois, sortant éblouis de l'exposition des toiles d'un grand peintre, nous constatons que le monde (les arbres, le ciel, la rue, les passants) se met à ressembler aux chefs-d'œuvre que nous venons de contempler. Il en va de même après la lecture de certains romans essentiels : l'auteur est parvenu à nous imposer si fortement sa vision qu'une fois le livre refermé, les choses et les êtres de la vie se présentent ou se comportent comme, tout à l'heure, les choses et les personnages évoqués dans le roman.

Robert Margerit est l'un de ces rares écrivains dont l'imagination romanesque possède ainsi le pouvoir, dirait-on, de déteindre sur la réalité. Qui lit *Mont-Dragon*, *Le Vin des vendangeurs*, *Par un été torride*, *Le Château des Bois-Noirs* ou *Les Amants* garde ensuite longtemps en lui-même, obsédants, le poids, l'épaisseur, la couleur, l'odeur, la sombre musique aussi d'un univers propre à toute l'œuvre de cet auteur. Un univers où les humains, dans leurs passions, leurs désirs sans merci, leur démence secrète parfois, se trouvent profondément soumis à la nature – même (pour ne pas dire : plus encore !) lorsqu'ils prétendent, par orgueil ou par une peur puritaine, la combattre en eux –, soumis aux sortilèges des sèves, aux mouvements du sang, à l'emprise des saisons et des éléments.

La Terre aux Loups confirme avec un éclat particulier ce pouvoir d'envoûtement que possède l'écriture inspirée,

minutieuse et sensuelle de Robert Margerit. Mais il y a plus... Si l'on se réfère à la genèse de ce roman, on est amené à constater ceci : *tout se passe comme si* la vie elle-même, étrangement, avait écrit à l'avance, en lettres de sang, une histoire voluptueuse, sauvage et tragique, prodigieusement proche de celles qu'imaginerait plus tard, beaucoup plus tard, l'auteur de *Mont-Dragon*.

On dirait que celui-ci a été *appelé* par les fantômes d'hommes et de femmes qui aimèrent, haïrent, souffrirent et moururent au siècle dernier, qu'il a été sommé par eux de leur redonner vie grâce à la vigueur, à la magie, à la beauté de son art.

Lorsque le futur auteur de *La Terre aux Loups* et moi-même, dans notre jeunesse, parcourions ensemble, chaque jour ou presque, les vieilles rues de Limoges, Robert se plaisait à évoquer ces lieux où nous flânions, ces boulevards, ces places, ces carrefours que nous traversions, ces façades que nous longions, non pas tels qu'ils étaient dans l'heure présente mais tels qu'ils avaient été cent ou deux cents ans auparavant. À l'évidence, mon ami *voyait* beaucoup plus nettement, par exemple, le « Boulevard de la Poste-aux-Chevaux » et les coupés ou les diligences qui l'empruntaient jadis que le « Boulevard Victor-Hugo » qu'il était maintenant devenu : avec ses autos, ses trolleybus, son immeuble abritant la station de la Radiodiffusion ; ou encore : la place Dauphine avec ses badauds en redingotes, ses élégantes en crinolines plutôt que la place Denis-Dussoubs selon son actuelle et républicaine appellation. De même, il suffisait à mon compagnon de remarquer une corniche, une pierre d'angle sculptée, une arche de briques patinée par les siècles, pour reconstruire toute une ville ancienne depuis longtemps disparue et qu'il savait, sourcier du temps, faire resurgir autour de nous.

Ainsi, partant de la relation par un journal local de faits survenus en Limousin un demi-siècle plus tôt et demeurés

obscurs dans leur atroce progrès, Robert Margerit est parvenu à saisir et à restituer, dans toute sa ténébreuse complexité, le destin des maîtres de Lern poursuivis, dirait-on, d'une génération à l'autre, par la même intime malédiction. D'abord, dans la somptueuse « ouverture » qu'il donne à *La Terre aux Loups*, l'auteur se transporte – et nous entraîne à sa suite – en cette « fraîche matinée de juin, piquante et mouillée » où le colonel Lucien de Montalbert attend impatiemment de pourfendre l'Anglais du côté d'Hougoumont – on est à l'aube de la bataille de Waterloo¹ ! Le Fabrice de Stendhal fut lui aussi à Waterloo, mais tel un enfant étonné, égaré dans ce mortel désordre. Au contraire, avec son héros, Robert Margerit nous fait participer d'heure en heure, et parfois de minute en minute, à l'énorme bataille où un monde allait s'engloutir, celui de l'Empire et de sa rêverie glorieuse et sanglante. Le romancier n'oublie point le peintre qu'il fut dans sa jeunesse : la *peinture de bataille* qu'il nous donne ici est prestigieuse. Qu'on se garde d'y voir seulement un impressionnant morceau de bravoure. Toute la suite du roman va se trouver éclairée par les couleurs, les éclats rougeoyants de la bataille et de la défaite : le leitmotiv d'Éros enlacé à Thanatos ne cessera de résonner à travers toute l'œuvre. Au vrai, le désir-plaisir de tuer sera ici toujours premier, le désir amoureux n'en étant, semble-t-il, qu'un reflet affaibli. Cela vaut d'abord pour Lucien, le colonel que la défaite de Waterloo va rendre à la vie civile, à l'amour d'une femme éprise en vain de paix : « Lucien passa près d'elle une nuit ardente. Il trouvait instinctivement dans l'exercice de cette puissance une espèce de revanche sur son impuissance de soldat. » Et toujours, l'imminence ou l'accomplissement du combat est

1. Il faut lire ou relire le remarquable *Waterloo* publié par Robert Margerit aux Éditions Gallimard, dans la collection « Trente journées qui ont fait la France ».

ressenti avec une sorte d'ivresse sensuelle. Le geste meurtrier lui-même éveille une terrible volupté : « La vieille chaleur, cette frénésie qui montait du ventre, l'irrésistible désir de la sensation transmise par la lame crevant une chair l'envahissaient une fois encore, plus grisants d'avoir été si longtemps inéprouvés [...]. Un léger choc dans le poignet. Une résistance qui cède en un centième de seconde. La lame qui file, traverse... Et en soi, enfin, un épanouissement, une pacification profonde, quelque chose de baignant, comme la liquéfaction d'un spasme. » Ne croirait-on pas lire un « thriller » ennobli (je veux dire : reprenant les lettres de noblesse du « roman noir ») ? Et pourtant, l'apogée de l'horreur se situera plus tard, dans ce qui demeurera dissimulé !

Ces quelques lignes révèlent bien la hantise qui va dominer le Maître de Lern puis ses descendants. Lucien de Montalbert la doit sans doute à l'époque elle-même, qui a fait de lui, impérieusement, irrévocablement, un guerrier, un servent de la mort, quelles que soient par ailleurs ses qualités de cœur et d'esprit comme sa volonté de vivre en paix, de *vivre la paix*.

Tous les personnages sont peints avec la même force, le même souci de pénétrer, sans aucune dissection stérile, le secret de leur être. Le principal d'entre eux est, sans nul doute, le lieu lui-même, scène de la tragédie, ce domaine de Lern en Limousin, cette « Terre aux Loups » qui cerne de ses forêts, de ses halliers, de ses ravines et de ses landes la gentilhommière dont Lucien de Montalbert relève les ruines au cours des années qui succèdent à Waterloo. L'évocation quasi charnelle d'un lieu : de ses arbres, de ses chemins, de ses roches, de ses eaux, de ses ombres et de ses lumières, de ses charmes et de ses rudesses, de ses métamorphoses saisonnières, voilà qui tient une place caractéristique et primordiale dans l'univers romanesque de Robert Margerit. Cette évocation ne se sépare pas de celle des personnages étroitement liés au lieu lui-même : de leur apparence pas plus

que de leur vérité intime, de leurs désirs, de leurs songes ni, finalement, de leurs actes. Ainsi en va-t-il pour la « Terre aux Loups », dont la beauté sauvage au sein de ses torpeurs comme de ses tempêtes, les séductions et les menaces accompagnent et bien souvent provoquent, dirait-on, les sentiments et les actes tendres ou frénétiques des maîtres de Lern. De même tiendront ici un rôle aussi puissant que ténébreux les forces animales : les loups, précisément, et toute la sauvagine, sans oublier les chevaux toujours chers à l'auteur de *Mont-Dragon*, ni même les bêtes domestiques promises au massacre...

Prisonniers d'une terre à la fois fascinante et redoutable qui d'année en année les a façonnés à son image, marqués par un temps chaotique issu du naufrage de Waterloo, Lucien, sa compagne et leurs enfants, quelles qu'aient pu être leurs fautes souvent démesurées, parfois féroces, éveillent en nous la compassion que mérite toute victime, fût-elle parvenue au comble du malheur par son aveuglement ou par sa lâcheté. Parmi ces figures tragiques, je ne sais rien de plus pathétique que celle de la jeune héroïne, Céline, vouée par ses frères – et par sa mauvaise étoile – à un sort littéralement infernal.

On ne saurait trop se réjouir de voir enfin rééditée cette œuvre forte et belle, où Robert Margerit fait passer, superbement, aussi bien la tourmente de l'Histoire lancée dans son absurde frénésie que les tourments d'hommes et de femmes amenés par le génie du lieu (où l'Histoire précisément les a exilés) à se damner, à la fois prêtres et victimes d'une « religion sanglante ».

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

*À Madeleine Berry,
en témoignage de gratitude
et d'affectueuse amitié*

PREMIÈRE PARTIE

I

C'était une fraîche matinée de juin, piquante et mouillée. L'orage qui menaçait depuis plusieurs jours avait fini par éclater, la veille au soir. Toute la nuit, jusqu'aux approches de l'aube, la pluie était tombée en cataractes. La terre saturée d'eau l'exhalait maintenant en vapeurs dans l'air refroidi où flottait une odeur d'humus et de sèves.

Le soleil, perçant le brouillard, illuminait les frondaisons de grands hêtres et, sur un ressaut qui fermait la vue, une batterie dont les servants se silhouettaient, sombres, entre les rayons de lumière matérialisée par la brume. Le bronze des pièces prenait un éclat d'or rose, l'herbe emperlée scintillait sur le talus. Au-dessous, dans le bas-fond encore noyé d'ombre, un régiment de chasseurs attendait, avec ses montures à la corde.

Inquiets, les oiseaux pépiaient en tumulte au sommet des arbres, mais des pies, habituées à picorer derrière les bêtes de labour, s'enhardissaient jusqu'à venir fouiller le crottin, entre les pelotons. Elles poussaient des ricanements brefs. Un coucou chantait dans le bois occupé par le reste de la division. Les chevaux hennissaient, s'ébrouaient, secouant leur mors. On entendait le cliquetis des gourmettes, parfois le crissement du tiers-point avec lequel un armurier rendait le fil aux sabres émoussés durant les combats des jours précédents. C'étaient les seuls bruits. Les hommes, pour la plupart, demeuraient

silencieux. Ils remâchaient leur colère contre l'ennemi qui leur avait échappé, la veille, grâce à l'orage. Frustrés d'une victoire, empêchés par le déluge d'allumer les feux de bivouac, ils avaient dû, comme l'armée tout entière, se coucher dans la boue, la rage au cœur, la faim au ventre, sous les cinglons inlassables de la pluie.

Mal à l'aise dans leurs vêtements encore humides, ils attendaient avec hargne le moment de faire payer ça – et bien d'autres dettes – à « ces salauds de Godams ». Certains trompaient cette impatience en fumant leur pipe en terre. D'autres, qui disposaient de quelques centimes, allaient s'offrir une goutte. La cantinière les servait debout dans sa voiture arrêtée au coin de la hêtraie et d'un chemin où les canons avaient laissé de profondes ornières. Son tonnelet d'eau-de-vie suspendu à la hanche, elle distribuait les gobelets. Comme les soldats, elle portait le dolman vert à brandebourgs, que gonflait sa poitrine et qui s'arrêtait aux hanches. La pelisse rouge, à bord de fourrure, jetée sur l'épaule, complétait l'uniforme, avec les demi-bottes et la culotte chamois, collante mais recouverte, pour elle, d'une petite jupe.

Bien qu'elle ne fût pas belle, c'était tout de même une femme. Des mains tendues pour prendre les verres ou passer la monnaie s'aventuraient parfois à chiffonner un peu sa jupe – plus par galanterie que par conviction. Nul n'avait l'esprit à la gaudriole, ce matin.

Un vieux chasseur grognait dans sa moustache.

– Bon sang! qu'est-ce qu'ils foutent, à l'état-major? Le capitaine avait annoncé que la danse commencerait à cinq heures. Il en est dix, et on n'entend toujours pas le brutal! J'vous dis que c'est pas catholique, tout ça. J'ai pas confiance dans les chapeaux bordés, nom de Dieu!...

– Fallait bien laisser sécher le terrain, répondit un maréchal des logis. Tu voulais te battre dans la bouillasse, toi?

– Le terrain, il est solide depuis un bout de temps. À

preuve : les artiflos, ils ont pu grimper leurs seringues là-dessus, hein !

– V’là le colonel ! lança quelqu’un.

– Parbleu ! Il va essayer de voir de l’autre côté. Doit trouver l’affaire bougrement mal foutue, tel que je le connais.

Le colonel de Montalbert passait, en effet, jeune encore à quarante ans, athlétique, la taille serrée dans la haute ceinture de soie bicolore. Son aide de camp et le capitaine adjudant-major l’accompagnaient, au trot, suivis par le trompette d’ordonnance. Impatients eux aussi, les chefs d’escadron se détachaient un à un pour se joindre à l’escorte. Les selles craquaient, les fourreaux des sabres tintaient faiblement contre les étriers, mais les chevaux faisaient peu de bruit – à peine un chuintement – en frappant du sabot la terre molle sous l’herbe.

Les officiers, ayant gravi le bref versant, s’arrêtèrent non loin de la batterie. Aux yeux des chasseurs, ils se découpaient à leur tour sur le ciel qui se dégageait. Le vent jouait avec les pelisses, faisait frissonner les plumets, battre sur le poil noir des colbacks le pan rouge par quoi se terminait la coiffe. Les montures étaient immobiles comme des chevaux de bronze. Seule, celle de l’aide de camp, fringante ainsi que son jeune maître, grattait le sol d’une patte incurvée.

Le talus dominait de quelques pieds une cuvette longue, peu profonde, remplie par la blondeur des seigles. Une brigade de grosse cavalerie s’y enfonçait jusqu’aux sangles. Les croupes des perchérons moutonnaient par-dessus les épis. Les cuirasses, les casques au cimier de cuivre, ombragés par leur crinière noire, brasillaient au soleil.

Le colonel de Montalbert, étendant la main pour masquer ces reflets éblouissants, scruta les ondulations du terrain, au-delà des cuirassiers. De molles ondulations. Chacune s’élevait un peu plus que la précédente, la dernière aboutissant à une sorte de plateau sur lequel, la veille, l’ennemi s’était

arrêté dans sa fuite. Lucien de Montalbert le savait mieux que personne, pour avoir, avec ses chasseurs et les lanciers, poursuivi jusque-là, sous la pluie battante, les hussards anglais sabrés, peu avant, à Genappe. Leurs survivants s'efforçaient de couvrir l'armée anglo-batave en retraite sur la route de Charleroi à Bruxelles. Sans l'orage et la nuit, ils eussent été exterminés.

À présent, ces faibles pentes s'étaient dans le calme, couvertes de pâtures, de rares boqueteaux, de champs, certains délimités par des haies dont les ombres se raccourcissaient peu à peu sous le soleil plus vertical. Parmi les prés déjà fauchés, le gris argenté des avoines et les seigles couleur de sable, le jeune blé mettait des pièces d'un vert acide. Une médiocre éminence, détachée du plateau comme une espèce de bastion, s'élevait au milieu de verdure qui laissaient entrevoir un château, avec des bâtiments de ferme, plus trapus. Cela, sur les cartes, se nommait Hougomont. Un toit aux tuiles roses – pigeonnier ou clocheton de chapelle – sortait des frondaisons. Le mur d'un verger apparaissait par places sous des pommiers projetant sur sa blancheur une dentelle d'ombre.

On voyait un serpent de tuniques écarlates sinuer sur les pentes. Il s'enfonçait derrière l'éminence, dans un vallon ou un ravin qu'elle masquait. Au-dessus, juste au bord du plateau, une masse peu distincte parce que verte comme les pâturages bougeait lentement, faisant flotter les drapeaux hollandais, couleur d'orange.

Le vent apporta de quelque village les tintements d'une cloche lointaine. Onze heures.

Sous le talus, un jeune lieutenant d'état-major, en uniforme d'artilleur, apparut soudain, galopant entre les cuirassiers et le ressaut de terre qu'il fit prestement escalader à son cheval. Il salua l'officier commandant la batterie, lui transmit un ordre. En un instant les pièces furent attelées. Passant au trot devant

les chasseurs, elles tournèrent la pointe de la hêtraie derrière laquelle canons et caissons disparurent en tressautant.

Hougoumont était à quatre cents toises au plus de la position sur laquelle Lucien de Montalbert se tenait, seul à présent, avec ses officiers. Il voyait nettement la colonne hollandaise, dans laquelle il reconnut un bataillon de Nassau, descendre vers l'ouverture du vallon.

– On dirait, remarqua-t-il, que l'ennemi est en train de prendre là un sérieux appui.

Et, en lui-même, il se demandait avec irritation : « Pourquoi diantre le laisse-t-on faire !... »

L'Empereur avait ses raisons, probablement. Ce n'en était pas moins étrange, ce loisir accordé à un adversaire auquel on devait livrer dès l'aube l'assaut définitif. À cause du terrain détrempé, où s'embourbait l'artillerie, il avait fallu retarder cette attaque. Bon. Mais depuis ! On avait allumé les feux, nourri les hommes, le sol s'était raffermi. Les troupes, passées en revue par l'Empereur, l'avaient acclamé, manifestant leur résolution et leur impatience d'en finir avec les Anglais.

Car on ne pensait qu'à eux. Les Hollandais, les Hanovriens, les malheureux Belges embrigadés à leur corps défendant, on les combattait sans passion. Pour les vétérans de la Révolution et de l'Empire, l'ennemi, c'était le Prussien et surtout l'Anglais. Le désir de vaincre, la fureur de tuer s'adressaient au peuple qui, depuis 93, ne cessait d'attaquer la France sous tous ses régimes. Habile à faire faire la guerre par les autres, on ne le trouvait pas toujours sur les champs de bataille, mais il était à l'origine de toutes les conspirations, de toutes les coalitions contre la puissance française. Quand on ne luttait pas contre ses soldats, on se battait contre son or, ses intrigues, ses agents, ses séides, contre les émigrés qu'il abandonnait après les avoir débarqués, contre le roi hydropique qu'il amenait dans ses fourgons. L'année précédente, après la campagne de Russie et l'abdication de l'Empereur, il avait réussi à imposer à la

France ce minable Louis XVIII. Quelques mois plus tard, la nation écœurée chassait le souverain podagre et sa clique, pour se rallier à Napoléon revenu de l'île d'Elbe. Elle lui confiait une armée de cent vingt mille hommes, pour les opposer aux huit cent mille dont disposaient les rois d'Europe et le tsar encore une fois alliés contre les Français, sous la conduite de l'Angleterre.

Devançant la concentration de ses forces, l'armée, composée de vétérans des guerres impériales, entra en Belgique, le 15 juin. D'un élan, elle enlevait Charleroi, bousculait, à Gilly, l'infanterie prussienne, l'écrasait, le 16, à Ligny, tuant au maréchal Blücher dix-huit mille hommes et mettant les autres en fuite, tandis qu'aux Quatre-Bras les cuirassiers de Kellermann culbutaient les carrés anglais.

Le duc de Brunswick était mort, Wellington et le prince d'Orange, en pleine retraite. Les deux armées – l'anglo-batave et la prussienne –, séparées l'une de l'autre après ces deux jours de combats, se repliaient précipitamment vers le nord. La journée du 17 s'était passée à les poursuivre, l'épée dans les reins. Sans l'orage la première, au moins, se fût trouvée dans le plus grand péril.

Aujourd'hui, elle était là, au revers du plateau, ne pouvant plus fuir. On allait enfin lui régler son compte. Vingt-trois ans de haine se solderaient par une hécatombe.

Lucien de Montalbert partageait ces sentiments, d'autant plus âpres chez lui qu'il avait connu l'enfer des pontons anglais. Il s'efforçait cependant de garder la tête froide. La situation ne lui paraissait pas si simple. D'abord, si l'armée anglo-batave avait été rudement étrillée aux Quatre-Bras, ses forces vives n'en restaient pas moins intactes. Elle s'était arrêtée volontairement, sur un terrain bien choisi, conservant les communications avec ses quartiers, à Bruxelles, d'où elle avait pu faire venir pendant la nuit des renforts et du ravitaillement. À l'aube, on aurait eu peut-être encore bon marché

d'elle, mais depuis elle ne cessait, visiblement, de se retrancher sur une position déjà puissante en soi.

Sans doute, avant de s'engager, l'Empereur attendait-il des nouvelles du corps détaché, la veille, sous la conduite du maréchal Grouchy, pour poursuivre Blücher, détruire ce qui lui restait de troupes ou les tenir à l'écart. Mais, pendant ce temps, s'écoulaient des heures irremplaçables dont Wellington savait profiter.

Un peu inquiétant!... Oh! bien sûr, on pouvait faire confiance à l'Empereur pour vaincre malgré ces circonstances, malgré les crampes qui le prenaient au ventre et le pliaient en deux parfois sur son cheval, malgré la trahison de l'infâme Bourmont qui avait passé à l'ennemi, lui livrant le plan de toute la campagne. Napoléon demeurait incomparable, avec son génie plus vivace que jamais. Ses admirables manœuvres des jours précédents, pour tromper ses deux adversaires et les battre séparément, le prouvaient assez. Malheureusement, on ne le servait plus comme autrefois. Parmi les maréchaux, certains ne souhaitaient peut-être pas sa victoire. D'autres manquaient de foi, d'enthousiasme ou simplement d'allant – comme Grouchy, par exemple, officier consciencieux mais susceptible, étroit d'esprit et d'une obstination peu commune. Comme le comte d'Erlon, encore, qui avait perdu son temps à errer de Ligny aux Quatre-Bras, entre Ney et l'Empereur, manquant à tous deux pour achever la journée.

Des grands chefs de jadis, Ney restait à peu près seul. S'il méritait toujours son titre de *brave des braves*, ses qualités tactiques laissaient plutôt à désirer. Il avait accumulé les fautes, lui aussi, aux Quatre-Bras. Sans les cuirassiers de Kellermann, au lieu d'une victoire, c'eût été un désastre. Toute l'armée savait que «le rousseau» s'était fait sérieusement laver la tête par l'Empereur. On en admirait davantage celui-ci de pouvoir remédier aux incapacités de ses lieutenants. Et

l'on avait ri, car Ney était aimé de tous les soldats pour son extraordinaire courage.

– Tout de même, dit, dans le groupe des officiers, le jeune d'Aubry, l'aide de camp, qui venait encore une fois de tirer sa montre, cela commence à devenir incompréhensible ! On devrait au moins voir notre infanterie sur ses positions.

– Pas nécessairement, répliqua Lucien. Nous sommes très à gauche. La hêtraie, avec ces mouvements de terrain sur notre droite, nous masque l'armée. Notre centre doit se trouver sur la chaussée de Charleroi, par laquelle nous sommes arrivés, hier soir...

Une exclamation du capitaine-major l'interrompt.

– Regardez ! dit le vieil officier, la main tendue.

Il montrait une bouffée d'un blanc éclatant qui s'épanouissait au bas du ciel dans la direction indiquée par le colonel. Deux ou trois secondes plus tard, on entendit la détonation. Mille petits gosiers piaillants lui firent écho dans les hêtres. Les oiseaux s'enfuirent en nuées vers le sud.

– Onze heures et demie, annonça un des chefs d'escadron.

Et tous retinrent leurs chevaux qui, malgré l'habitude, renâclaient en pointant parce que soudain la terre tremblait. Au signal donné par une batterie de la garde, répondait la canonnade des grandes batailles, déclenchée d'un seul coup. Cent pièces au moins, de divers calibres, tiraient. Le tonnerre s'accrut encore de la riposte anglaise. Il gronda sans interruption en un enfer de bruit, un déchaînement ivre. Un éclair continu courait, par-dessus Hougomont, sur ce que l'on apercevait du pourtour du plateau. C'était comme un serpent de feu dessinant la ligne des canons ennemis dans la fumée blanche qu'ils vomissaient. Opposé au soleil, un voile de fumée noire poussée par le vent descendait, avec l'odeur de la poudre, des positions françaises cachées au regard. Quelques batteries devaient prendre à partie Hougomont,

car le mur du verger disparaissait par moments dans des nuages de poussière. Des branchages volaient.

Puis ces pièces se turent. On vit sortir d'un creux, derrière une plantation de chênes, une forte colonne précédée du drapeau tricolore. Elle avançait vers le bois entourant le château. Brusquement, elle se rompit, les hommes coururent en tirailleurs. Une fusillade se mit à crépiter sous les couverts, tout le long du mur crevé par places. Peu à peu, les bâtiments s'estompaient dans une brume bleuâtre qui roussissait en s'élevant par lambeaux.

Les uns après les autres, les tirailleurs refluent, rudement repoussés par des Écossais mêlés aux uniformes de Nassau. Les défenseurs sortaient comme des diables de l'ombre des arbres. C'était un corps à corps féroce et confus. La canonnade ayant cessé sur cette partie du champ de bataille, dans le grondement plus lointain et le bruit des fusillades dispersées, on percevait le son aigre des pibrocks d'Écosse jouant leur singulière charge nasillarde. Des tambours y répondirent. Des compagnies bleues et blanches accoururent vivement de la droite, se déployèrent, s'élancèrent au pas de course, précédées par le scintillement de l'acier. Elles ramenèrent l'ennemi dans le bois et l'y suivirent. Au bout d'un assez long moment, il en ressortit des blessés portés à bras puis des groupes de prisonniers.

– La position paraît être à nous, dit le colonel de Montalbert.

– Le bois, oui, observa le capitaine-major. Les bâtiments, eux, n'en ont pas l'air.

En effet, par toutes ses brèches, le mur – au moins ce que l'on en apercevait – venait de se remettre à cracher, sur des assaillants invisibles d'ici, des feux roulants. Des flocons se succédaient en bouffées aux mansardes du château. La fumée s'effiloçait dans le ciel maintenant couleur de bluet ; mais sur les pentes, qui étalaient paresseusement

au soleil de midi leurs molles ondulations, plus un Français ne se montrait.

Il semblait que le combat auquel on venait d'assister fût seulement une phase de l'attaque menée contre Hougoumont. Le véritable assaut se donnait sans doute par-derrière. Plusieurs brigades, sinon des divisions, devaient être engagées, car on entrevoyait confusément, dans la coupure d'un chemin plongeant, un épais scintillement d'armes. La brume gris-bleu, produite par la mousqueterie, planait au-dessus. Des gardes-anglaises, aux uniformes rouges, descendaient hâtivement du plateau.

– La lutte est chaude ! dit quelqu'un.

– Oui, fit le colonel, et je me demande pourquoi on s'obstine à prendre cette bicoque, quand il n'y aurait qu'à la détruire au canon. Encore quelque fichu fantassin qui gaspille du temps et des hommes !... Il n'est pas possible que tout l'effort porte sur ce point, à l'extrémité de notre aile.

Là-dessus, l'attention générale fut attirée par une certaine agitation sous le talus, chez les cuirassiers. Des officiers allaient et venaient entre les deux régiments. Les hommes s'assurèrent sur leurs selles, chacun essayant le glissement de sa latte dans le fourreau, déroulant la dragonne, égalisant les rênes. Le cuivre des trompettes jeta un éclair, la sonnerie « en avant » retentit. Toute la brigade partit, escadron par escadron, écrasant les seigles et laissant, au milieu des tiges versées, des rangées de crottins jaunes ; l'odeur des épis broyés se mêlait au remugle alcalin des bêtes. Le sol répercuta leur trot lourd lorsque les deux régiments, après avoir opéré impeccablement une demi-conversion par pelotons vers la droite, gravirent les pentes, en diagonale, puis disparurent derrière un pli du terrain. Le dernier rang de casques, au moment où il s'enfonçait, fit courir au ras de l'herbe un long éclair éblouissant. Il marquait la direction du centre. Il y avait donc là, pour que l'on y employât la plus grosse cava-

lerie de l'armée – l'instrument de choc par excellence –, une résistance sérieuse.

Lucien de Montalbert se tourna vers son officier d'ordonnance afin de l'envoyer aux renseignements. C'est ce que, réglementairement, un colonel devait faire. Ses chefs d'escadron, eux aussi, auraient dû rester à leur poste. Ils étaient venus avec lui et il avait trouvé cela naturel. De toute façon, la cavalerie en deuxième réserve n'était pas près de donner. Par conséquent!...

Rassemblant son cheval et criant au vieux capitaine-major : « Prenez le commandement, je vais voir le général », il rendit la main.



L'état-major divisionnaire se trouvait de l'autre côté de la hêtraie. Passé la pointe de celle-ci, le talus prenait de l'ampleur en se rapprochant de la bataille. Il se transformait en une butte allongée, de faible hauteur, large d'environ deux cents toises, sur laquelle une petite route venant de l'ouest où courait celle de Nivelles coupait le chemin de terre. À leur intersection, flottait le fanion du général Lefebvre-Desnouettes, commandant la cavalerie légère de la garde. Il se tenait en avant de ses brigades, dans un demi-cercle de généraux et de colonels. Au-dessous d'eux, les contrebas étaient garnis de grosse cavalerie : grenadiers à cheval, dragons, carabiniers. Plus loin, dans un fourmillement d'acier, d'autres cuirassiers de la division Milhaud s'échelonnaient sur la droite.

Au-delà de ces réserves, des fantassins montaient en masses vers ce qui devait être le front principal. Régiments après régiments, drapeaux déployés, les officiers chevauchant dans les intervalles des bataillons et des compagnies, les rangs alignés sur les sergents porte-fanion, ils avançaient, l'arme au bras,

silencieux dans le vacarme des canons, traversant parfois des écharpes de fumée. Les dénivellations du sol faisaient ondoyer les rangs. On eût dit une forêt ondulant sous le vent, balayée par des nuages. Une batterie de 12, invisible mais peu éloignée, tirait par salves ; chaque fois, c'était une commotion, un rugissement au milieu du tonnerre. La bataille durait depuis deux heures. Le duel d'artillerie, s'il avait depuis longtemps cessé du côté d'Hougoumont, continuait au centre avec la même vigueur.

Lucien, ayant pris place parmi les officiers qui entouraient le général Lefebvre, s'efforçait de saisir l'ensemble des opérations. À droite, les champs légèrement relevés, dominés par de hautes houblonnières, dissimulaient tout ce qui se passait à l'est. À gauche, l'attaque sur le château se poursuivait sans que l'on en pût discerner les résultats. Il s'y déployait toujours, semblait-il, un grand acharnement – plutôt injustifié. On reconnaissait très bien d'ici l'existence d'une gorge passant derrière Hougoumont, qui était, de toute évidence, pleine de troupes engagées dans un farouche corps à corps.

Cette espèce de ravin étirait sa coupure sur toute la ligne visible du front. La chaussée de Charleroi à Bruxelles, dont on apercevait quelques parties, çà et là, à travers le voile de fumée, plongeait dans la gorge. On l'en voyait ressortir à l'endroit où elle abordait le plateau en longeant une grosse ferme entourée d'un mur crayeux. Un porche, avec de lourds vantaux, fermait celui-ci. Lucien l'avait identifiée, la veille, au cours d'une dernière reconnaissance sur la chaussée, avant de ramener ses chasseurs. On l'appelait la Haie-Sainte.

En ce moment, elle disparaissait aux trois quarts dans des tourbillons roux mêlés à des volutes blanches. On devait s'y battre furieusement. Les coups de feu pointillaient les parties d'ombre où se distinguaient leurs brèves flammes. Au soleil, les baïonnettes étincelaient. Des scintillements de casques indiquaient que la première brigade des cuirassiers de Mil-

haud, partie tout à l'heure, était là en action. Sur ce point certainement s'exerçait le gros de l'effort. Les régiments, qui avaient majestueusement gravi les pentes en direction de la grand-route, se formaient en bataille face à la Haie-Sainte, au bord même du ravin où ils plongeaient tour à tour tandis que l'artillerie foudroyait les colonnes écarlates et vertes qui tentaient de descendre vers la ferme.

On ne comprenait pas pourquoi cette artillerie n'avait pas détruit préalablement la Haie-Sainte même. Il eût été tellement plus normal de supprimer au canon les points d'appui anglais, au lieu d'y sacrifier l'infanterie. C'était évidemment le besoin de se prendre corps à corps avec un ennemi exécré, qui était responsable de ces pertes de temps et de ces sacrifices superflus. L'idée dut enfin en venir à quelqu'un, du moins en ce qui concernait Hougoumont. Des obus de mortiers commencèrent, en effet, à tracer de fins sillages au-dessus du château. Le toit rose, pointu, vola en éclats. Des débris, puis des flammes, pâles au grand jour, jaillirent du creuset de feuillages.

À la Haie-Sainte, l'assaut ne semblait pas faire de progrès. Le temps passait, le ciel se couvrait lentement. Au sortir du ravin, l'infanterie se dessinait en lignes sombres sur les volutes de fumée blanche entourant la ferme. Ces fantassins n'avançaient guère. Ils s'accrochaient même avec difficulté aux revers du plateau. Un feu nourri s'abattait sur eux, partant d'un chemin à mi-pente, dominé par des champs d'avoine, qui se glissait plus loin derrière des haies.

Pendant un quart d'heure peut-être, il parut y avoir une sorte de flottement dans la bataille. L'artillerie, dont le tir avait diminué, procédait à des mouvements. Une batterie, en se déplaçant, découvrit au long de la grand-route un état-major empanaché en avant duquel l'Empereur, à cheval, pointait sa lorgnette vers l'est. Il se retourna, donnant des ordres à un aide de camp.

Celui-ci, que signalait son bicorne à très haut plumet, partit ventre à terre. Il disparut dans le ravin pour réparaître bientôt en haut du versant opposé, maniant adroitement sa monture entre des paquets de fantassins qu'il dépassait. Tout à coup, comme il approchait de la Haie-Sainte, son chapeau s'envola, emporté par quelque balle. Nu-tête, l'officier s'enfonça dans les tourbillons de fumée. Quelques minutes plus tard, un groupe agité en sortit. On y reconnaissait Ney, à sa taille, à sa chevelure rousse. Décoiffé lui aussi, il brandissait son sabre, désignant le mur de la ferme. Avec ses lieutenants, il courait aux troupes qui se rassemblaient sur le bord de la gorge, les groupait, les animait du geste et, vraisemblablement, de la voix.

À sa suite, les effectifs de deux bataillons à peu près se ruèrent vers la Haie-Sainte, dirigeant sur elle une fusillade si furieuse qu'on l'entendait à travers le grondement du canon. De nouveau, un voile grisâtre, dans le jour qui tournait à présent au gris pluvieux, ensevelit la position. Il s'étirait en longs rubans entre lesquels passèrent soudain des poignées d'hommes en uniforme bleu de la Légion germanique, fuyant vers le chemin à mi-pente, poursuivis par des cuirassiers.

On voyait beaucoup mieux maintenant qu'il n'y avait plus le soleil avec ses trompeuses taches de lumière et d'ombre. De plus, le feu était terminé à la Haie-Sainte, les traînées fumeuses se dissipaient. On distingua nettement deux masses bleu foncé, probablement deux bataillons de la Légion germanique, qui, sortant des avoines, descendaient dans le chemin pour accueillir les rescapés de la ferme et les défendre contre les cuirassiers.

Ceux-ci, renforcés par leurs autres escadrons, entrèrent dans les deux carrés sombres, comme des boulets en pleine chair. Le premier éclata, son drapeau oscilla, s'abattit. Les uniformes bleus étaient engloutis sous la masse brune des chevaux et la livide vibration des lattes. Ça devait être un car-

nage. Pas un des malheureux Allemands n'en réchapperait. Des cavaliers rouges accoururent juste à temps pour sauver le deuxième bataillon qui fit sa retraite sous leur protection.

Ayant rempli leur office, les cuirassiers n'insistèrent pas. Ils se replièrent sur la ferme, l'encadrant de leurs lignes brillantes. Elle était, du reste, solidement occupée par l'infanterie. Les shakos grouillaient tout autour. Des voltigeurs alignaient dans la cour les cadavres en tunique bleue. Des compagnies d'infanterie légère, montant de la gorge, se formaient sur la grand-route, à l'abri du mur.

Lucien poussa un soupir. L'issue de la bataille ne faisait plus de doute à présent. On avait gaspillé beaucoup de temps en actions superflues ou maladroitement conduites, mais enfin la position capitale était enlevée, on tenait la clef du plateau. L'ennemi ne pouvait se permettre aucun retour offensif. Une irrésistible batterie formée par la concentration de toutes les pièces disponibles le pilonnait par-dessus le ravin et la ferme.

Éprouvant le besoin d'extérioriser son soulagement après ces heures tendues, Lucien se pencha vers son voisin, le colonel Arnaud – un hussard qu'il connaissait depuis vingt ans –, et, pour se faire entendre dans le fracas de l'artillerie toute proche, hurla :

– Foutus, cette fois, les Godams !

Botte à botte avec lui, le hussard répliqua sur le même ton :

– Ouais. On va s'en payer, tout à l'heure, du *beefsteak* !
Bientôt le feu de la grande batterie diminua. Les gros calibres continuaient seuls le tir, en l'allongeant car les lignes adverses reculaient. Entre les rouleaux de fumée qui recouvraient par moments tout le front avant de se déplier comme un rideau et de dériver dans le vent, on voyait des colonnes écarlates, vertes et bleues, chercher en bon ordre abri vers le village de Mont-Saint-Jean dont les maisons se profilaient au nord-est, sur le fond brumeux de la forêt de Soignes, dans les vibrations

de l'air échauffé par les canons. Enfin, il fut manifeste que l'artillerie anglaise abandonnait les bords du plateau.

Il était quatre heures et demie. Une estafette accourait sur la chaussée de Charleroi, croisant à toute bride les caissons qui revenaient de s'approvisionner au parc, à Rossomme. Les houblonnières dérobèrent l'officier aux regards. Un instant plus tard, des trompettes percèrent le bruit plus faible de la bataille. C'était le reste de la division Milhaud qui se préparait à rejoindre sa première brigade engagée précédemment. Les cuirassiers sortirent du contrebas en une masse de quatre régiments conduits par leur général. Ils traversèrent devant la cavalerie légère.

Comme celle-ci, soulevée d'enthousiasme, acclamait au passage les formidables brigades étincelantes, leur chef, saluant du sabre, poussa son cheval vers le général Lefebvre-Desnouettes qui piqua aussitôt vers lui. Ils se serrèrent la main en échangeant quelques mots.

Le général Lefebvre revint tout animé.

– Messieurs, cria-t-il, nous suivons ce mouvement.

Son chef d'état-major parut lui faire une objection que Lucien de Montalbert et ses voisins ne percurent pas, mais ils entendirent la réponse, claironnante :

– Des ordres ! À quoi bon ? Milhaud m'a dit : « J'attaque. Soutiens-moi. » N'est-ce pas plus que suffisant ? ... À vos régiments, messieurs, nous allons hacher les Anglais.

Il donna l'ordre de marche. Les trois brigadiers et les colonels, tout aussi désireux d'agir que lui-même, saluèrent et tournèrent bride.

– Bonne chasse, Montalbert ! dit Arnaud, le hussard.

– À toi aussi, mon cher. Bien du plaisir ! répliqua Lucien en voltant.

Il rejoignit au galop ses officiers, observant au passage qu'Hougoumont brûlait toujours.

– Trompette, « À cheval », cria-t-il en s'arrêtant devant les

seigles piétinés. La division entière charge en soutien de la grosse cavalerie, expliqua-t-il aux chefs d'escadron. Pour nous, nous suivons la deuxième brigade Milhaud. Liaison à droite avec le 1^{er} lanciers.

Tandis qu'il précisait les ordres, les trompettes avaient repris la sonnerie, de peloton en peloton. Les hommes, dont beaucoup, pendant leur longue attente, étaient montés sur le remblai pour tâcher de voir la bataille, se précipitaient vers leurs montures. Ils les détachaient, les ressanglaient, leur rétablissaient les rênes, prenant soin de vérifier les étrivières et le boucleteau porte-sabre. Les chefs d'escadron regagnèrent chacun son poste.

Sur la levée, Lucien regardait ses soldats se mettre en selle. Il était fier d'eux. Commander cette troupe magnifique l'exaltait. Colonel depuis trois mois seulement – depuis le retour de l'Empereur –, il n'avait pas encore usé la nouveauté de son commandement ni la conscience de l'avenir que cette promotion lui ouvrait. À quarante ans, il était le plus jeune des officiers de son grade dans la garde. Quelques campagnes, quelques occasions de se distinguer, comme il en avait eu plusieurs, ces trois derniers jours, et il serait général.

En ce moment, il ne songeait pas à cela, tout entier au sentiment de puissance que lui donnaient ses chasseurs, à l'impatience de se jeter avec eux sur leurs adversaires, à la communauté de l'aversion et de la violence qui les animaient eux et lui contre les Anglais.

Le régiment se formait rapidement. Le bruit atténué de la canonnade laissait entendre les trompettes d'autres unités, qui résonnaient dans le bois de hêtres. Depuis un moment, une espèce de crachin flottait, impondérable.

– Pourvu qu'il ne se mette pas à pleuvoir comme hier ! murmura le jeune d'Aubry avec assez de discrétion pour avoir l'air de se faire cette réflexion à lui-même.

– Je ne pense pas, dit Lucien. Le temps n'est pas bouché.

Au fait, lieutenant, souvenez-vous de charger derrière moi ou à côté, et non pas en avant. Que ce soit compris, cette fois, hein !

– Oui, monsieur.

En un instant, les quatre escadrons furent alignés devant le colonel. Le capitaine-major s’avança pour rendre compte. Lucien, le remerciant d’un signe, leva la main. Il voulait parler aux hommes.

– Mes amis, lança-t-il d’une voix retentissante, je n’ai qu’un mot à vous dire : nous sommes au moment capital. Le front ennemi est enfoncé au centre. À nous de culbuter les Anglais. Ils ont prétendu venir nous faire la loi. Nous allons leur montrer à coups de sabres ce que nous pensons de leur insolence. Taillez-les en pièces !

Les soldats répondirent par un énorme vivat. Leur colonel les salua de la main.

– Marche sur moi en colonnes par peloton, dit-il en faisant tourner son cheval.

Derrière lui, les commandements retentirent. Régulé sur son allure, le régiment partit dans un roulement vif, scandé par les trois temps du trot.

À leur tour, les chasseurs foulèrent les seigles craquant sous les sabots. Ils appuyèrent sur la droite pour prendre leur place à l’aile de la division. Rapide, nerveuse, elle rattrapait l’avance des lourds cavaliers bardés d’acier. Derrière leurs quatre régiments, puissants et gris comme une mer maintenant qu’il n’y avait plus de soleil pour faire chatoyer les cuirasses, elle aligna ses vingt-quatre escadrons de chasseurs verts, de lanciers pourpres et de hussards bleu ciel.

Lucien ne pouvait plus à présent se rendre compte de ce qui les environnait. Il avait pour tout horizon les croupes des énormes chevaux du Perche, les dossards que le crachin dépolissait, les garnitures et les épaulettes rouges, les crinières des casques. Par-dessus, il apercevait le haut seulement des versants du plateau.

Un instant, à l'extrémité de sa propre ligne, apparut un bois qui devait être celui d'Hougoumont. Puis on descendit dans le ravin où tant de compagnies s'étaient déjà enfoncées. Elles avaient laissé çà et là des morts que les chevaux évitaient. Au fond, le sol était boueux, piétiné. Des boulets s'y enterraient dans la glaise, parmi des débris de branchages. L'un d'eux, couvert de sang, ressemblait à un fromage de Hollande.

Déjà on remontait la pente. L'ascension semblait interminable. Pourtant on trottait depuis cinq minutes au plus. Lucien regardait l'étroite bande de terre et d'herbe écrasée, qui filait entre son cheval et les percherons. Il ne verrait rien d'autre jusqu'à ce que le rang devant lui s'ouvrît sur des fusils ou des canons crachant.

Il se retourna pour examiner ses hommes. Les uns pâles, les autres empourprés, ils avaient leur figure de combat, les traits tendus, sourcils froncés. Lui, il s'efforçait de rester calme, mais une chaleur, une trépidation irrépressible le gagnaient. Ses dents grincèrent. Le capitaine-major et le jeune lieutenant d'ordonnance, qui l'encadraient, serraient les mâchoires, eux aussi.

Soudain, il sentit la vieille frénésie éclater en lui : une ivresse brûlante et furieuse. On entrait dans le vacarme, dans l'odeur intime de la bataille, on respirait la poudre à pleines narines. Les pelotons s'écartaient pour dépasser des batteries en action, se glissaient entre des voltigeurs qui, tout en tirant, progressaient vers des haies crépitantes. Le terrain bouleversé, semé à présent de débris et de morts, ne montait plus. On arrivait donc au bord du plateau.

Lucien entrevit, sur une butte, un moulin à vent dont les ailes immobiles se dressaient par-dessus les casques des cuirassiers, puis il s'avisa que ceux-ci prenaient la formation sur trois rangs, réglementaire pour la charge. Il cria un ordre au trompette, derrière lui, pour faire déployer à son tour le

régiment. Dans le tumulte, on n'entendait pas les cuivres du reste de la division. D'ailleurs, une ligne de peupliers la dérobaît momentanément. Mais il était évident que l'on atteignait la position d'attaque. Les boulets commençaient à porter. Il se retourna sur sa chabraque.

– Sabre, main!... hurla-t-il de toute sa poitrine. Pour charger!...

Les commandements se répercutèrent tandis qu'il dégainait son bancal. Un long froissement, clair dans le grondement du canon, fit écho à son geste. Retenant sa monture qui tirait, il trotta, un instant encore. Comme la première rafale de mitraille lui sifflait aux oreilles, il vit les muscles saillir aux croupes des bêtes, devant lui, leurs sabots montrer les fers en projetant des mottes de gazon. Sans prendre la peine de jeter un ordre qui ne serait pas entendu, il chaussa les étriers à fond, leva son bancal et rendit la main.

Son cheval bondit. À sa suite, le régiment se rua : vague verte dans ce mascaret de huit mille hommes fonçant à travers la fumée et les éclairs, sous une pluie de fonte. La marée de chevaux et de cavaliers, se resserrant sur les vides creusés dans leurs rangs par les projectiles, déferla sur le plateau.

Les balles bourdonnaient, les shrapnels sonnaient sur l'acier trempé des cuirasses. Lucien, sautant les jonchées de cadavres, les affûts brisés, les chevaux morts, galopait à travers les volutes salpêtreuses, dans la fureur et le foisonnement du fer vivant. Une réserve de gargousses, abandonnée avec deux canons couverts par les corps des servants sabrés, explosa près de lui, l'enveloppant de flammes. Son cheval s'était cabré en pleine course. Il le rabattit en se jetant sur l'avant-main et lança l'animal dans la trouée qu'un boulet venait de faire au milieu des cuirassiers.

Les tuniques rouges étaient là, enfin ! derrière des vomissements de soufre et des langues de feu. La bouche tordue par un rictus, il enleva sa bête, les éperons au ventre, la fit bondir,

renversant des hommes. À sa droite, à sa gauche, les perche-rons frappaient de leur masse le mur vermillon, tandis que, debout sur les étriers, les cavaliers, avec leurs gigantesques lattes, hachaient les baïonnettes.

La muraille humaine creva sous le choc dans un craquement de chose broyée. Pêle-mêle, cuirassiers et chasseurs s'enfoncèrent au milieu des brèches. Lucien, furieux, l'écume aux lèvres, frappait de son bancal, parant, perçant de la pointe, mais taillant surtout, taillant sans merci dans des buissons de bras et de visages d'où le sang jaillissait.

La première ligne ennemie fut dispersée. Une autre attendait à cent pas, immobile, les armes en joue. Sous le feu des canons, les escadrons se regroupèrent.

– Derrière moi ! cria durement Lucien à son officier d'ordonnance.

Ney, tout écumant, une manche de son uniforme arrachée, la culotte rouge de sang, le sabre brandi, passait au galop.

– En avant, en avant ! vociférait-il.

De nouveau, le régiment s'élança. De nouveau, il essuya les décharges successives des trois rangs de fusils. Des chevaux boulerent. Puis, de nouveau, Lucien fut sur les baïonnettes devant les hommes à exterminer...

Et jusqu'à ce qu'un pâle soleil revenu déclinât sur l'horizon dans des bandes de pourpre et de fumée, ce fut, parmi les accalmies et les orages du canon, une succession presque ininterrompue d'assauts contre des carrés, de chocs avec la cavalerie anglaise essayant de secourir son infanterie, une éternité de coups de sabre, de parades, de ruées sauvages.

Le régiment avait fourni onze charges, seul ou de concert avec les dragons, les grenadiers à cheval, les carabiniers blancs de Kellermann, amenés en renfort. Toute la cavalerie devait être sur le plateau où l'on foulait un lit de cadavres. Le rouge des coquelicots s'éteignait dans le sang noir. Jamais on n'avait vu un tel acharnement ni pareille boucherie. Dix mille

Anglais au moins, et presque autant de Français, couvraient ces quelques toises de champs ensemencés de morts.

Lucien ne savait plus depuis combien de temps il combattait. Il était éreinté mais détendu comme après une nuit de furieuse débauche. Une crampe rongait son bras enfin las de frapper. La sueur qui transperçait ses vêtements froidissait sur sa peau. Il montait un cheval de hussard, le sien et deux autres ayant été tués successivement sous lui. Son colback, sa sabretache avaient disparu. Il portait des meurtrissures sur tout le corps. Sa pelisse était déchiquetée, son dolman roussi, déchiré par des balles, des coups de lames, couvert, comme sa culotte, de sang et de débris de chair. Des giclures projetées par son sabre, essuyées d'un revers de main, lui maculaient le visage. On eût dit un valet d'abattoir, épuisé.

Quelques brigades anglaises tenaient toujours devant le village de Mont-Saint-Jean, mais les auxiliaires, les bagages encombraient la route de Bruxelles. Des soldats commençaient à se jeter en désordre dans la plaine, poursuivis par les lanciers galopant en fourrageurs. Les prolonges à l'abandon, que l'on voyait çà et là, des voitures renversées, un canon noirci et solitaire à la corne d'un champ : tout annonçait la débâcle.

Ce fut alors que le colonel de Montalbert tomba. Ralliant les débris de son régiment, il les menait contre un bataillon écossais qui s'accrochait au sol. Au dernier instant, les rangs s'ouvrirent, des pièces de 9 tonnèrent. Une prodigieuse secousse arracha Lucien de sa selle. Il se sentit voler sur le dos, plonger en arrière, puis, dans un choc formidable, tout s'anéantit.

II

La nuit tombait. Entre les lambeaux de nuages qui s'effrangeaient sans cesse, des étoiles commençaient à luire. Un bouleau pointait vers elles son tronc déchiqueté. Sa ramure, tenant encore par une bande d'écorce, jonchait le sol boueux et recouvrait des corps.

L'air puait le carnage : le sang fade, la fétidité des entrailles, la laine et la chair roussies. Les restes d'un caisson se consumaient, rougeoyant dans la pénombre où remuaient vaguement quelques formes. Un cheval à l'agonie poussait par intervalles d'atroces soupirs. Plus loin, parmi des tas obscurs, un moribond était agité de soubresauts.

Peu à peu, Lucien sortit du néant. Il flottait et d'abord crut s'éveiller après une nuit de sommeil. Les yeux ouverts, il lui fallut un moment pour reprendre conscience. Sa tête lui faisait mal. Tous les os de son visage, ses dents, étaient sensibles. Il s'assit, péniblement, après avoir repoussé des cadavres dont les bras et les jambes s'entrecroisaient sur lui. Se croyant le crâne ouvert par un coup de sabre, il l'explora des doigts avec précaution. Rien, pas de blessure. Une énorme bosse, sans plus.

Le boulet qui avait atteint au poitrail sa monture, la soulevant du sol, ne l'avait pas touché, lui ; mais, projeté en l'air par le choc, il était retombé de tout son poids contre un affût. Un morceau de sa pelisse, avec le bord de fourrure, l'avait

protégé un peu. Il s'était seulement assommé au lieu de se fendre la tête.

Il ne se rendit pas compte de tout cela, il lui importait davantage de se ressaisir. Son bancal, retenu par la dragonne, lui demeurait au poignet. Le sang, les éclaboussures innombrables avaient séché sur son uniforme, durcissant l'étoffe. Plantant son sabre dans la terre grasse, il acheva de dégrafer son dolman dont la plupart des brandebourgs manquaient ou pendaient, et, le front dans les mains, rajusta lentement ses souvenirs.

Tout se renouait : les péripéties de la journée, l'attente inquiète, puis l'action enfin, la fureur, cette longue lutte aboutissant à la débâcle anglaise. Ses lèvres esquissèrent un sourire. Il s'allongea, étirant ses muscles. Il se sentait apaisé, paresseux maintenant. Rien ne pressait plus. L'ouvrage était fait. À d'autres de poursuivre l'ennemi en débandade que les canons légers, là-bas, au nord, harcelaient dans sa fuite.

Volontiers, il aurait bu une gorgée de rhum à son «sauve-la-vie», mais celui-ci avait disparu avec son colback, comme sa sabretache et sa croix. L'alcool eût trompé la faim. On n'avait rien mangé depuis l'aube. Bah ! Dans un instant, il se lèverait ; il trouverait bien à se restaurer auprès d'une cantinière ou dans quelque ferme.

Tranquillement étendu sur l'herbe boueuse et piétinée, il regardait le ciel. Soudain, il eut un sursaut. Que diable!...

Il se redressa. La canonnade!... Elle ne retentissait pas dans la direction marquée par l'étoile polaire, comme il l'avait cru. Incompréhensiblement, elle provenait du sud. Du côté où la bataille avait commencé. Ah, ça ! perdait-il la raison!...

Il s'orienta de nouveau, très attentivement. Pas de doute, c'était bien là le sud. Mais alors?...

Déconcerté, le cœur étreint, il empoigna son bancal et se mit debout. Ses premiers pas lui ébranlèrent la tête, mais une brusque inquiétude éclipsait en lui la douleur comme la

fatigue. Il se repéra. Il se trouvait au pied d'un tertre bordé par des alignements de morts : les Écossais contre lesquels il s'était lancé pour l'ultime assaut.

Toute l'histoire de ce combat se lisait ici. Des feux de file avaient dû achever ces soldats inflexibles. On les voyait couchés par rangs. Dans la demi-ténèbre, les tuniques tournaient au noir. Les visages, les mains, les genoux découverts par la singulière petite jupe, formaient un fourmillement livide. Par places, des chevaux et des chasseurs se mêlaient à leurs adversaires, dont ils avaient traversé les lignes : des cavaliers parsemaient, en effet, la pente derrière elles. D'Aubry, le jeune aide de camp, était là, seul, en avant, une jambe bizarrement repliée sous lui, un trou dans la poitrine.

Lucien le reconnut sans s'arrêter. L'inquiétude qui le talonnait ne lui en laissait pas le loisir. Il finit de gravir le monticule. Par-dessus des peupliers aux têtes hachées, il domina la cuvette qui avait vu le choc des deux armées.

Sous le ciel noircissant qu'ennuageaient de longues écharpes, toute l'étendue se déroulait, baignant dans les ombres du soir. Des flammes trouaient le crépuscule. Elles piquetaient les ondulations de la plaine comme des torches. Des fermes brûlaient au bord des deux routes. À l'est, un village tout entier flambait. D'autres incendies cachés dans les vallonnements empourpraient les fumées plafonnantes, aux confins du champ de bataille, dans une marge que l'on devinait bouleversée sous son manteau de ténèbres.

Tout cela était normal : spectacle habituel d'une soirée succédant à une journée de destruction et de carnage. Mais, au centre, celui-ci durait toujours. Là, sous les ruines de ce qui avait été la Haie-Sainte, un moutonnement obscur de bataillons convergeait vers des carrés de clarté foudroyante. Sous des drapeaux tricolores fouettés par les balles, des murs vivants de grenadiers, dans leurs capotes de combat, reculaient pas à pas en s'environnant d'une fulguration qui ne

cessait point. Les visières de cuivre luisaient sous les bonnets à poil. Les baïonnettes s'étagaient en une triple barrière. Sortant de l'ombre, des nuées d'escadrons se lançaient, vague après vague, sur ces îlots tonnants et laissaient à leurs pieds des entassements de chevaux fauchés. Des canons tiraient, mais les boulets eux-mêmes ne parvenaient pas à faire brèche dans ces remparts d'hommes au coude à coude et dos contre poitrine, où les morts restaient cimentés avec les survivants.

Lucien regardait sans comprendre. Il ferma les yeux, un instant, puis les rouvrit, retrouvant la réalité inconcevable.

Inconcevable, mais, hélas ! évidente. C'étaient bien là des drapeaux français ; c'étaient bien des grenadiers de la garde, dans leurs longues capotes grises. Des généraux, des maréchaux, déchirant la cartouche, faisaient le coup de feu avec les simples soldats.

Comment se pouvait-il que des troupes tout à l'heure victorieuses fussent maintenant réduites à cette défensive sans espoir ! Et, hormis ces deux poignées d'hommes, où étaient passées toutes les divisions ? On ne voyait, on n'entendait dans l'ombre, au loin, que de maigres fusillades dispersées.

Sans doute les Anglais, sur le point de se débâter, avaient-ils, au dernier moment, reçu des renforts avec lesquels ils étaient retournés en masse au combat. L'Empereur, reculant devant un ennemi trop supérieur en nombre, avait dû sacrifier quelques bataillons de la vieille garde pour le fixer tandis que, là-bas, le reste de l'armée se retirait à la faveur de l'obscurité montante.

Lucien réprima la rage qui lui gonflait le cœur devant l'agonie des grenadiers, phalanges de héros tenant tête à des divisions entières. Le flot inexorable allait les ensevelir. Ah ! s'il avait eu ses chasseurs, ils auraient encore trouvé ensemble la force de se tailler un chemin dans la chair anglaise, ne fût-ce que pour mourir avec ces sublimes soldats !...

Il n'avait plus de régiment, plus de charge à conduire,

pas même de cheval. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de traverser les lignes ennemies pour tâcher de rejoindre la division, reformer une unité, combattre encore demain, arracher à l'adversaire un avantage dont il n'aurait pas le temps de tirer parti.

Jetant un dernier regard d'admiration et de douleur aux titans contre lesquels de nouvelles pièces se braquaient pour le coup de grâce, les poings serrés, il s'arracha du tertre, descendit la pente. Il fallait prendre vers l'ouest afin de contourner le grouillement des ennemis qui convergeaient dans la cuvette, et après piquer au sud.

La tragique lueur marquant la place où les grenadiers achevaient de mourir lui servait de repère. Il se glissa de creux en creux. L'obscurité encore transparente laissait deviner les corps, les voitures renversées, les boulets à moitié enfouis çà et là, les débris de toute nature qui couvraient le sol : roues arrachées, morceaux d'affûts, bagages épars dans la boue, fusils rompus ou jetés, restes d'équipement.

À un moment, il marcha dans des sillons de morts. Sur des gardes-anglaises égorgés, gisait une moisson de carabiniers abattus au canon par files entières. Dans la grisaille, les protubérances des cuirasses jaunes, cabossées et noircies, évoquaient une jonchée d'énormes tortues dont certaines bougeaient pesamment. Des agonisants se traînaient. Une main se tendit, une voix implorait : « À boire ! »

Partout c'était ainsi. Les ultimes échos du combat ne couvraient plus les bruits qui se répandaient au ras du sol. Ils couraient comme des feux follets, s'éteignant ici pour reprendre ailleurs – mince rumeur insaisissable : plaintes, appels, soupirs, borborygmes des gaz dans le ventre d'un cheval, craquement d'une branche à demi hachée dont les dernières fibres cassent, à la longue, effondrement mystérieux, peut-être d'un remblai miné par les projectiles, peut-être d'un tas de cadavres sous lequel un blessé a bougé. Rumeur

déchirée soudain par le grand cri d'un homme sortant de l'inconscience pour rentrer dans la douleur, ou bien par la détonation solitaire d'une arme grâce à laquelle un moribond en finit avec sa torture.

Une fois, un coup de feu retentit de la sorte, mais la balle siffla aux oreilles de Lucien. Un blessé anglais qui avait reconnu en lui un ennemi? Ou bien?... Au soir d'une bataille meurtrière, les soldats ne débordent pas toujours d'affection pour leurs officiers.

Il y avait d'autres risques. Un bruit bien vivant, redoutable, trahissait l'approche d'une troupe en marche. Il fallait se tapir.

Dissimulé dans une plantation de petits chênes, Lucien vit passer tout près une compagnie d'habits rouges qui, vraisemblablement, quittaient le combat. Ils marchaient en rangs mal alignés. On distinguait des blancheurs de pansements, des blessés plus atteints venaient derrière, soutenus par leurs camarades. Tous devaient être éprouvés et las, mais ils n'en manifestaient pas moins une excitation joyeuse. C'étaient des vainqueurs. Ils parlaient fort, malgré leur fatigue, imprudents parce que sûrs d'eux, si sûrs d'avoir conquis le terrain, qu'ils ne prenaient pas la peine de se garder. Une dizaine de tirailleurs armés de fusils qui ne manquaient pas plus, çà et là, que les gibernes n'en eussent pas laissé échapper un seul, de ces Godams!

Avec fureur, Lucien les regarda s'éloigner. Il les haïssait. Il avait beau se dire que leur ténacité méritait un succès, sa haine ne désarmait pas. Il désirait sauvagement le leur arracher, ce succès éphémère, et le leur faire chèrement payer.

La colère non seulement dominait en lui l'épuisement, la soif et la faim, mais encore lui restituait une force nerveuse. Il se remit en marche, passant sous une éminence qui lui parut être celle d'Hougoumont. Il lui semblait reconnaître sa forme de bastion. Le château ne brûlait plus. On voyait

simplement, découpés sur le ciel où montait un clair de lune diffus, des ruines avec des arbres dénudés.

De ce côté, la bataille était restée très circonscrite. Il n'y avait dans ces fonds ni désordre ni victimes. Mais la nuit était pleine de présences, pour la plupart furtives : détrousseurs de cadavres attirés de loin par le carnage, comme le seraient dès l'aube les corbeaux, paysans curieux ou espions, soldats égarés, déserteurs de l'un ou l'autre camp. Il eût été inutilement dangereux de vouloir reconnaître ces ombres, imprudent même de se montrer tant que l'on se trouvait dans les lignes ennemies. Un groupe de cavaliers, sabre au clair, fanion en tête, jaillit presque silencieusement d'une terre labourée. On eût dit une chevauchée de fantômes.

Comme ils longeaient un taillis, trois détonations craquèrent derrière eux. Un soldat du dernier rang vida la selle. Le peloton, escortant quelque officier supérieur, ne riposta pas et disparut, suivi de plus en plus loin par le cheval que freinait le corps de son maître traîné par un pied. On aurait pu rattraper la bête. Lucien s'élança, d'instinct ; aussitôt sa tête le rappela, sévèrement, à l'ordre – et à la prudence. Mieux valait rester fantassin, pour l'instant.

Les positions occupées, le matin, par la réserve ne devaient plus être très éloignées. Lucien cherchait le chemin de traverse devant lequel il s'était tenu avec son état-major lorsqu'il observait les pentes vides.

Son état-major ! Qu'en restait-il à cette heure ? Combien d'officiers encore vivants ! Et combien d'hommes !... Au moment de la dernière charge, le régiment avait déjà perdu presque la moitié de son effectif. D'autres cavaliers – officiers et soldats – étaient encore tombés, sur le tertre.

Tout en cherchant sa route dans l'ombre argentine où les bruits guerriers ne résonnaient plus que sporadiquement, il songeait au petit d'Aubry étendu là-haut.

Trop de préoccupations, trop de souci et d'impatience,

harcelaient Lucien pour que ses regrets pussent s'attarder longtemps à un jeune mort. En vingt ans de guerres à peu près incessantes, en France, en Italie, en Égypte, en Prusse, en Espagne, en Russie, il avait vu tant d'hommes, souvent de chers amis, périr à ses côtés ! Il ne lui restait guère de sensibilité. Il pensait plus à la bataille de demain qu'à celle d'aujourd'hui. Peut-être pourrait-il reformer un régiment à deux escadrons. Si Levesque, le capitaine-major, vivait toujours, il devait déjà s'en occuper. Il s'agissait de rejoindre, vite.

Le chemin de traverse était bien là : fossé sombre dans lequel Lucien allait se glisser lorsqu'il se heurta presque à deux ombres dont l'une, aussitôt, lui lança un coup de baïonnette. D'un réflexe, il avait déjà paré avec son sabre. Il s'apprêtait à riposter, mais dans la seconde silhouette, mieux éclairée, il reconnut un voltigeur et retint sa lame en s'écriant :

– France, sacrebleu !

– Bon sang ! soupira son agresseur. Cette garce de nuit !...

– Quel régiment ?

– Qu'ça peut te foutre ? dit l'homme d'une voix lasse. Les régiments, ça signifie quoi, à c't'heure !

– Je suis le colonel de Montalbert. Chasseurs de la garde.
Le soldat ricana.

– Tu entends, Bosquet ? lança-t-il à son compagnon. Ça serait presque drôle, hein !... Qu'est-ce que c'est, un colonel, quand il n'y a plus de régiments, plus de garde, plus d'armée ?

Impulsivement, Lucien leva son bancal pour sabrer cette bouche impudente. Le soldat croisa la baïonnette en jetant avec rage :

– Je te ferai la peau, espèce de sale traître ! Les colonels, les généraux, les maréchaux, c'est tous des cochons de vendus ! C'est vous qui nous avez foutus dans cette mélasse, c'est à cause de vos manigances que les Prussiens ont pu nous tomber dessus.

– Allons, allons ! corrigea l'autre voltigeur appelé Bosquet,

faut pas exagérer tout de même, caporal. Il y a de bons officiers...

Lucien l'interrompit. Le mot *Prussiens* l'avait frappé.

– Écoutez, dit-il, parlons raisonnablement. J'ai reçu un coup à la tête en chargeant sur le plateau, je suis resté inconscient jusqu'à tout à l'heure. Pourquoi parlez-vous des Prussiens? Ils ne participaient pas à l'affaire et, quand je suis tombé, les Anglais étaient à peu près en déroute.

– Eh bien! C'est nous qu'on l'est maintenant, nom de Dieu! répliqua le caporal avec fureur.

– En retraite, veux-tu dire, l'ami.

– Non, colonel, répondit Bosquet. Mon caporal peut pas s'expliquer, l'est trop retourné, mais ce qu'il dit, c'est bien ça. Il n'y a plus de régiments, plus de formations, plus rien, malheureusement.

– Allons donc! Comment une chose pareille aurait-elle pu se produire?

– Parce qu'on a été trahis, parbleu! fit le caporal. Pas difficile à comprendre.

– Ce soir la bataille était gagnée!

– Nous, on sait pas bien, dit Bosquet. Toujours est-il qu'en effet vers le soir on avançait sérieusement avec tout le bataillon. Faut vous expliquer qu'on était à l'aile droite, du côté d'un village qui s'appelle quelque chose comme Saprelotte, il paraît. Depuis un bout de temps, on voyait bien des Prussiens, mais pas beaucoup, et on les étrillait en même temps que les Godams. Puis voilà du canon sur le côté, et le capitaine nous dit: c'est le corps du maréchal Grouchy qui vient nous rejoindre, on va flanquer la vraie pile aux Anglais! Il était tout content, notre brave capitaine. Bon, mais des ordres arrivent, et il faut faire feu par échelons en arrière, si bien qu'au bout d'un moment on s'occupait plus des Ingliches, on avait nos fusils tout du côté où les renforts ils débouchaient. On n'y comprenait rien. Mais on a été vite au courant de la

chose. Parce que le prétendu corps du maréchal, il nous tirait dessus tant qu'il pouvait. C'était pas un corps, c'était une armée entière. Il en sortait de partout. Les boulets et les obus tombaient comme qui la jette. On a tenu, en reculant pas à pas. Ça duré je ne sais combien de temps. À la fin, c'était plus possible, il y en avait de tous les côtés : des Prussiens, des Godams qui se ramenaient par-derrrière nous. Les nôtres ont commencé à crier sauve-qui-peut, à se débander. C'était un gâchis je vous dis que ça ! avec la cavalerie prussienne qui sabrait tout. On se reconnaissait plus...

Lucien s'était laissé tomber sur le talus. La catastrophe ! Blücher réussissant au dernier moment sa jonction avec Wellington ! L'armée avait été prise en tenaille.

Il eut quelques minutes d'effondrement complet. Les deux soldats se taisaient, comprenant quel choc le colonel venait de recevoir.

C'était comme s'il eût sombré une seconde fois dans le néant.

Peu à peu, il vit l'étendue et les raisons du désastre : Blücher survenant avec ce qui lui restait de troupes, alors que l'armée française était épuisée par des heures et des heures de lutte sauvage. Trop sauvage ! On s'était laissé emporter par la haine, par le besoin de se battre corps à corps. On n'avait rien ménagé. La grosse cavalerie, usée dans ses charges sur le plateau, ne pouvait plus s'opposer au nouveau flot ennemi.

Quelle folie d'avoir gaspillé des divisions entières de cuirassiers, les carabiniers, les grenadiers, à cheval, en les envoyant se faire décimer là-haut les uns après les autres, quand le canon eût aussi bien accompli l'ouvrage ! Ah ! Ney, Ney ! Toujours le même ! Trop bouillant, personnel, comme à Iéna, comme à Eylau... Mais comment cet imbécile de Grouchy n'avait-il pas arrêté les Prussiens ! Même paralysés par cet incapable, ses soldats commandés par des généraux comme Gérard, comme Vandamme, devaient nécessairement les

défaire!... Bon sang! Grouchy était fichu de ne les avoir même pas trouvés! Dans ce cas!...

Lucien se releva brusquement.

– Non, mes amis, dit-il, il n’y a pas eu de traîtres, croyez-moi. Simplement des maréchaux aveugles ou stupides. Et il reste trente-cinq mille de vos camarades qui n’ont pas donné aujourd’hui. Trente-cinq mille hommes intacts. Ils doivent en ce moment s’efforcer de nous rejoindre. Voilà un noyau autour duquel l’armée n’aura pas de peine à se reformer. Du reste, même s’il y a eu débandade, tous les régiments ne se sont certainement pas dispersés. Ils se regrouperont quelque part. Non, non, nous n’avons pas joué notre dernière carte! L’Empereur est certainement là-bas, sur la route de Charleroi. Ce chemin y mène. Venez-vous avec moi? Le diable m’emporte si nous ne sommes pas capables de battre encore les Anglais et les Prussiens réunis!

– À vos ordres, mon colonel, dit le caporal. Sauf respect, vous êtes un grognard, mais je pouvais pas le savoir, je vous demande pardon, excuses.

– Il n’y a pas d’offense. Si on pouvait être content, un soir comme celui-ci, je dirais que je suis content de vous avoir rencontrés, tous les deux.

Le canon s’était définitivement tu. Dans la quiétude de cette nuit paysanne, avec sa lune ronde, mouillée, qui montait lentement, le tumulte de la journée semblait avoir été un rêve. Un parfum de terre humide et de foin remplaçait les odeurs du carnage. On se trouvait à un quart de lieue, au plus, de la haute plaine où deux cent trente mille hommes s’étaient entre-tués, et ici la paix n’avait été troublée que par les échos de cette fureur. Mais en avançant, les trois rescapés entendirent devant eux crépiter des coups de feu, assez loin encore. Soudain, sortant de l’ombre, une voix retentit :

– Halte ou je tire!

– Foutre non! s’exclama le caporal. Amis!

Quatre silhouettes enjambèrent la haie : trois chasseurs à pied avec un artilleur, le bras gauche bandé d'un mouchoir. Leurs uniformes, aux uns et aux autres, semblaient en triste état. En revanche, chaque homme portait deux fusils et plusieurs gibernes.

– Eh bien ! dit le caporal, vous, au moins, vous êtes fournis !

– Parbleu ! On n'a pas l'intention de se laisser attraper. Les Prussiens égorgent tout. On les a vus assassiner à coups de crosses et de baïonnettes un général blessé. Alors, on a pris nos précautions.

– Où alliez-vous ? demanda Lucien.

Ils ne le savaient pas, ils se sentaient perdus.

– Venez avec nous, je connais le terrain.

Lucien prit un des fusils de l'artilleur avec une giberne.

Ils formaient maintenant une troupe, minuscule mais bien armée ; ils avaient un chef. La confiance leur revenait.

– Si on trouvait de quoi casser la croûte, seulement ! soupira le nommé Bosquet.

Les hommes marchaient en colonne par deux, chacun surveillant son côté de campagne grise, bossuée par des masses obscures. Lucien crut reconnaître l'entrée du vallon que la division occupait, le matin. Oui, c'étaient bien là le bois, les blés piétinés. Des coups de feu épars retentissaient toujours, en avant. Il y eut, tout près, sur la gauche, une suite de détonations. Une fusillade nourrie s'alluma. On voyait la lueur entre les hêtres qui, seuls, séparaient du combat la petite troupe.

– Allons-y, dit le colonel.

Des piétinements, des hennissements mêlés aux coups de feu annonçaient une action de cavalerie. En effet, des lanciers prussiens, aisément reconnaissables à leur plastron écarlate sur la tunique verte, enveloppaient en tournoyant des fantasins qui avaient formé le carré. Au milieu d'eux, un officier à cheval tenait un drapeau dont la hampe posait sur le sol et

dont l'aigle semblait fulgurer dans la lumière des décharges. Lucien avait tout enregistré d'un regard. On pouvait prendre les assaillants en file.

– Chacun derrière un arbre, commanda-t-il. Feu à volonté. Que toutes les balles portent.

Dès la première salve, un flottement se marqua chez les lanciers surpris par cet ennemi qui leur tombait sur le flanc. Leur rôle n'était pas d'accomplir des actions d'éclat, simplement de harceler partout les fuyards.

Un sous-lieutenant fut détaché vers les hêtres, avec une douzaine d'hommes. Il n'y mettait guère de conviction, sachant bien que derrière des troncs les fantassins sont invulnérables à la cavalerie. Lucien, le laissant accourir, le visait soigneusement, avec une volupté de haine, la mire sur le plastron rouge bien éclairé. Le coup partit, le jeune officier bascula en arrière. En même temps, trois ou quatre lanciers tombaient. Les autres n'insistèrent pas. Le gros du peloton non plus. Une trompette lança quelques notes, les cavaliers, voltant gracieusement sur la gauche, s'évanouirent dans l'ombre, suivis par les bêtes à la selle vide.

Pendant un instant, après l'illumination des décharges, la nuit parut opaque. Les yeux s'y réadaptèrent, elle reprit sa transparence cendrée. Lucien et ses soldats s'avancèrent vers le carré qui ouvrait ses rangs. Il se composait d'un très petit nombre de fantassins, une soixantaine peut-être. Divers uniformes se mêlaient, la dominante semblant revenir à celui, bleu sombre, des fusiliers. L'officier, nu-tête, appartenait également à ce corps. Il paraissait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans.

Quand Lucien se fut nommé, il lui rendit compte avec le plus grand calme. Il avait pu ramener de la bataille, en bon ordre, avec armes et drapeau, tout ce qui restait de sa compagnie : quarante-deux hommes, trois caporaux, un sergent. Des isolés d'autres régiments s'étaient joints à eux. En outre,

des fuyards avaient été arrêtés et réarmés avec des fusils et des gibernes de rencontre. L'effectif se montait présentement à soixante-huit hommes.

– Voulez-vous en accepter le commandement, mon colonel, et recevoir le dépôt de cette aigle.

– Mais non, mon cher camarade, répondit Lucien, étonné. Je vais me joindre à vous, tout simplement.

– Mon colonel, permettez-moi de vous dire une chose : maintenant que j'ai trouvé quelqu'un à qui confier cette troupe, je désire m'en aller. J'ai fait tout ce qu'un soldat doit faire.

Lucien voyait mal les traits du capitaine dans la clarté diffuse. Il semblait particulièrement résolu. La croix brillait sur sa poitrine, et ce qu'il avait accompli, ce soir, le montrait bien digne de la porter. Alors ? La tension était-elle, à la longue, trop forte pour lui ? Finissait-il par perdre la tête ?...

– Colonel, dit-il posément, vous avez été en demi-solde, je pense ? Moi aussi, avec soixante-treize francs par mois. Je n'ai pas l'intention de m'y retrouver, de retomber sous la surveillance de la police royale, de subir tant d'autres humiliations, ni de revoir ma compagnie commandée à ma place par un ex-émigré.

Les plaintes d'un des Prussiens abattus devant les hêtres hachaient ces paroles, qui évoquaient pour Lucien aussi les plus amers souvenirs.

– Voyons ! protesta-t-il, nous n'en sommes pas là ! Nous n'avons perdu qu'une bataille. Elle peut se regagner demain.

– Non. Nous avons tout perdu. Vous n'avez pas assisté à cette effroyable déroute, j'imagine. Les régiments, les divisions lâchant pied, fuyant comme des troupeaux. Les soldats affolés jetant leurs armes. Des soldats français, colonel ! Des hommes qui, depuis Valmy, n'avaient jamais été vraiment vaincus !... Ceux qui conservaient encore des baïonnettes s'en sont servis contre nous quand nous avons voulu les arrêter.

J'ai vu mon ami le colonel Michel trouver volontairement la mort. J'ai vu des cuirassiers tuer leurs chevaux pour qu'ils ne tombent pas aux mains de l'ennemi, et se faire sauter la cervelle... – il secoua amèrement la tête, répétant : Nous avons tout perdu : la dernière bataille, la guerre, l'honneur. Cela ne se répare pas. Soyez sûr d'une chose : la France ne donnera plus maintenant ni un homme ni un liard à l'Empereur. Son temps, le nôtre, est fini. Nous n'avons plus de raison d'être.

Il tendit à Lucien, muet de désarroi, et qui les prit machinalement, la hampe de l'aigle, la bride du cheval, sortit des fontes les pistolets et appela :

– Sergent!... Le colonel de Montalbert prend le commandement. Soyez-lui fidèle.

Il fit trois pas en arrière, salua le colonel, le drapeau, puis s'éloigna vers les hêtres.

La voix du blessé prussien qui ne parvenait pas à mourir s'élevait toujours, coupée de râles. Son estomac se remplissait de sang ; il le vomissait à grand effort. C'était le petit officier. Le capitaine lui tira une balle dans la tête. Après quoi il disparut derrière les arbres et il y eut une seconde détonation.

Lucien demeurait immobile. Ce qu'il avait, à chaque révélation, refusé de toutes ses forces s'imposait maintenant avec une évidence écrasante. Un instant, il fut effleuré par la tentation d'imiter le capitaine. Ce furent les soldats qui le ramenèrent au sentiment de sa responsabilité. Ne comprenant pas ce qui se passait, ils murmuraient entre eux, inquiets de rester ici, vulnérables à une nouvelle attaque. Lucien réagit. Il avait une tâche simple à remplir. À quelques pas de lui, le sous-officier le regardait non sans une certaine défiance.

– Prenez cette aigle, sergent. Disposez les hommes en colonne. Vous me suivrez, je vais vous éclairer. Gardez-vous sur les flancs. À la moindre alerte, faites le carré. Nous allons tâcher de rejoindre la grand-route.

Il se mit en selle. Le cheval était une bête de dragon, encore

en assez bon état, avec laquelle il pourrait pousser quelques pointes. Il longea la colonne qui se formait, et, regroupant sa propre petite troupe, en fit une avant-garde qu'il précéda lui-même de quelques toises. L'éclairage, la charge, c'était son métier. La douleur dans sa tête avait peu à peu diminué, vaincue par sa constitution de fer. Ce n'était plus qu'un poids qui se confondait avec la fatigue, la faim, la soif dévorante et la pesanteur de l'âme.



Au sortir des vallonnements boisés, on commença de rencontrer, de plus en plus nombreux, des isolés ou des groupes cherchant eux aussi la route. La colonne ne cessa de grossir rapidement. Enfin quarante-trois hommes conduits par un vélite de la jeune garde, qui avait en lui l'étoffe d'un général, puis vingt-sept autres avec un commandant légèrement blessé, deux capitaines, un sergent-major, achevèrent de porter l'effectif à celui d'un demi-bataillon.

Depuis un moment, on entendait, en avant, une étrange rumeur. Avant de déboucher, Lucien voulut tenter une reconnaissance. Il poussa son cheval vers une levée d'où l'on devait voir à quelque distance. Sitôt là, il comprit qu'il serait impossible de gagner Charleroi par la chaussée. Un grouillement sombre et confus non seulement couvrait ses pavés, mais débordait de part et d'autre dans les terres. Sous le clair de lune que teintaient encore des lueurs d'incendies, c'était comme une gigantesque fourmilière en marche.

En se rapprochant, Lucien vit les fossés pleins de cadavres poussés là pêle-mêle avec des voitures rompues, des canons bousculés, des caissons. Le flot ajoutait toujours à ces laisses les moribonds qu'il rejetait implacablement, les éclopés échappant avec peine aux pattes des chevaux et aux pieds

qui leur marchaient dessus. Parfois, un fourgon se soulevait, cahotant parce que ses roues écrasait un corps.

Cette fois, Lucien avait sous les yeux ce à quoi il ne voulait pas croire : la débâcle dans son écoulement dantesque, la débâcle charriant ses multitudes en plein abandon bestial à la défaite, à la panique – à la terreur encore des cavaliers ennemis qui avaient pourtant, harassés eux-mêmes, cessé leur harcèlement.

Les paroles du capitaine l'avaient préparé à cette vision. Il en subit néanmoins l'effet. Il eût été difficile de ne pas se sentir bouleversé en apercevant dans un tel état une armée qui, ce matin, au moment où l'Empereur la passait une dernière fois en revue, offrait un si magnifique spectacle d'ordre et de puissance. Quelque chose de plus profond encore que la discipline militaire était brisé ; on le concevait là-devant. Lucien n'aurait su dire quoi, mais il comprenait à présent combien son espérance première était vaine. Ce ne serait pas demain que l'on retournerait à l'ennemi.

Enfin, cela ne changeait rien à un devoir immédiat – si simple qu'il n'y avait même pas à le formuler.

Il retourna vers sa troupe. Après un rapide examen de la situation avec le commandant et les capitaines, on décida de suivre la route à distance.

Ils contournèrent le village de Genappe inondé par la mer humaine. Il ne fallait, évidemment, s'attendre à trouver là aucun secours. Une horrible pestilence annonçait que l'on n'avait pas encore enfoui les morts de l'avant-veille. Un peu plus loin, en franchissant la Dyle, Lucien et ses hommes purent-ils du moins éteindre leur soif.

Le sergent-major dit qu'il devait y avoir, pas loin, un hameau appelé Houtain-le-Val où il avait fait étape avec sa compagnie en quittant le champ de bataille des Quatre-Bras.

Sa mémoire des lieux était très exacte. Un sentier au bord de la rivière – ici, simple ruisseau sinueux – les mena en

quelques minutes dans une vallée où des chaumières éparses se cachaient sous les panaches de grands arbres. En temps ordinaire, ce devait être le royaume du calme et du silence. Cette nuit, on n'y dormait point. Les maisons étaient éclairées. Les rayons de lumière s'entrecroisaient sur la place du hameau, montrant des hommes affalés entre lesquels allaient et venaient des paysans charitables. Des fuyards, des éclopés avaient échoué ici. On faisait chauffer le four banal pour leur cuire du pain. Les femmes soignaient des blessés. Dans tous les âtres, il y avait d'énormes chaudrons pleins de pommes de terre brûlantes.

Les nouveaux venus en reçurent leur part – bien maigre pour des hommes qui n'avaient rien mangé depuis dix-sept heures, mais c'était cependant inespéré. Un patriarche, aux longs cheveux gris tombant sur les épaules, leur fit en outre distribuer des jattes de lait caillé. Il s'excusa de ne pouvoir leur donner davantage : l'avant-veille, les gens du hameau avaient déjà abandonné la plus grande partie de leurs provisions aux Français. Il déclara au commandant, dont une jeune fille pansait la blessure :

– Ce soir, c'est deuil pour nous aussi, sais-tu, monsieur l'officier. Nous espérions que vous seriez vainqueurs, donc ! Les Prussiens et les Anglais sont mauvais, personne ne les aime, ici.

Quand Lucien, en le remerciant et en le chargeant d'exprimer leur reconnaissance aux gens du village, lui dit qu'ils allaient partir maintenant pour tâcher de gagner Charleroi, le vieillard secoua la tête.

– Vous êtes trop fatigués pour marcher cinq lieues, donc ! Vous n'arriverez pas.

Il leur proposa de les mener, tout près, dans un endroit où ils pourraient se reposer une heure ou deux à l'abri de toute surprise. Il les conduisit à une combe si bien dissimulée par des retombées de feuillages qu'en arrivant ils l'avaient lon-

gée sans soupçonner son existence. Là, pour qu'ils pussent dormir tous, il leur offrit de veiller sur eux.

Serrés les uns contre les autres afin de se tenir chaud dans la nuit humide, ils s'abandonnèrent à un sommeil troublé pour beaucoup d'entre eux par l'excès de fatigue et les terribles impressions de la soirée. Lucien, lui, s'enfonça dans une noire inconscience dont il ressortit quelques secondes plus tard, lui sembla-t-il, secoué par le commandant.

– Colonel!... Colonel!... Notre ami dit qu'il est temps de partir.

Ils avaient dormi deux heures. Il était une heure et demie, il leur en faudrait pas loin de quatre pour atteindre Charleroi.

Ils ne savaient comment témoigner au Belge leur reconnaissance, mais, leur serrant la main, il leur répondit :

– Notre cœur est avec vous. Nous avons été français, nous ne l'oublierons jamais, sais-tu.

La brève nuit de juin était à peine close, et déjà un frémissement de clarté transparaissait tout en haut du ciel quand ils retraversèrent le village. On leur donna des pains que l'on venait de cuire.

La colonne reformée se dirigea droit au sud en se guidant sur les étoiles pâlistantes. Le vieux paysan avait fourni au sergent-major, si bien doué, des instructions pour couper au plus court et ne rattraper la grand-route que peu avant Charleroi, à un village nommé Gosselies. Ils devraient auparavant passer deux ruisseaux, affluents de la Sambre. Il avait précisé des repères. Après le temps de marche indiqué, ils trouvèrent, effectivement, le premier à l'endroit décrit, bien reconnaissable à un tertre couronné de genévriers, sur la gauche, à un bouquet de chênes, à droite, sur l'autre rive.

Une heure plus tard, alors que le jour se levait, embrumé, livide encore, ils descendaient vers le second ruisseau, par une pente couverte de taillis, lorsqu'un coup de pistolet claquait. Lucien, laissant le commandant arrêter les hommes et

les mettre en bataille, se porta en éclaireur. Dans le silence absolu de l'aube, on percevait un bruit qu'il reconnut aussitôt. Poussant doucement son cheval entre les buissons, il vit ce à quoi il s'attendait : un groupe de cavaliers en train de sauter en selle après avoir été alertés par le coup de feu de leur vedette. C'étaient des Français aux uniformes salis mais facilement identifiables.

– Amis ! cria-t-il. France !

Il sortit à découvert, agitant la main. Un officier aussi dépenaillé que lui-même piqua, méfiant, vers cette silhouette qui se détachait à contre-jour. Bientôt deux exclamations se croisèrent :

– Crémieux ! Par exemple !

– Montalbert ! Eh bé ! Bonne mère ! c'est un plaisir...

Henri Crémieux était chef d'escadron au 6^e dragons. Lucien et lui se connaissaient depuis la campagne d'Égypte qu'ils avaient faite comme sous-lieutenants. La veille encore Lucien l'avait aperçu, chargeant derrière les carabiniers de Kellermann.

Ils se serrèrent la main en échangeant des réflexions à la fois mi-heureuses mi-amères. Puis le Marseillais s'écria :

– Mon bon, regarde ce que je commande !

On voyait de tout parmi les cavaliers réunis au bord du ruisseau où ils s'étaient arrêtés à la fin de la nuit pour prendre un peu de repos : des dragons verts et jaunes, cinq ou six cuirassiers, des grenadiers, dont la plupart avaient perdu leur bonnet à poil, des carabiniers. Deux lanciers sans lance et quelques hussards représentaient la cavalerie légère. Beaucoup étaient remontés avec des bêtes de rencontre ou de prise. L'un des hussards maniait un cheval de général anglais. Il y avait même de l'artillerie : deux pièces de 8 qui venaient de se réapprovisionner au parc, à Rossomme, lorsqu'elles avaient été prises dans la débâcle parmi les rescapés de la grosse cavalerie abandonnant le plateau. Au contraire de

certains de leurs semblables, les servants s'étaient refusés à couper les traits.

– Ne te plains pas, dit Lucien ; moi, depuis hier soir, je suis colonel d'infanterie.

– Eh bien ! te voilà général de corps d'armée. Car je me joins à toi, naturellement. Où vas-tu ?

– À Charleroi. Il doit y avoir, je pense, un début d'organisation. Peut-être l'Empereur s'y trouve-t-il.

– L'Empereur ! s'exclama Crémieux. Mais il est mort ! tu ne le sais pas ? On n'entendait que ce cri, hier soir ; c'est pour ça que les troupes se sont débandées.

Suffoqué, Lucien regardait son camarade.

– Ce n'est pas possible !

Il paraissait incroyable que Napoléon pût être vulnérable comme une créature ordinaire. Pourtant, il avait été atteint, une fois, à la cheville. Ce n'était malgré tout qu'un homme. Sa mort expliquerait, effectivement, cette inconcevable déroute.

– Mais où, et quand, aurait-il été tué ?

– Vers la fin, je suppose. L'endroit, on n'en sait rien, dit tristement Crémieux en haussant les épaules.

C'était un bon gros garçon de quarante-quatre ans, que le casque et non l'excès de réflexion avait déjà rendu chauve. Il répétait ce qu'il avait entendu, sans chercher plus loin.

Lucien hocha la tête.

– Ça pourrait bien être une sottise de paniquards affolés. J'ai des soldats qui viennent de tous les coins du champ de bataille ; aucun n'a rien raconté de tel. Du reste, à Charleroi nous serons fixés. En attendant, interdis formellement à tes hommes de parler de ça.

Les deux troupes fusionnèrent. On distribua une partie des pains aux cavaliers, qui n'avaient pas été nourris, eux. Les fantassins aidèrent les artilleurs à faire franchir aux pièces le ruisseau dont les rives étaient assez abruptes. Puis l'on repartit, avalant mécaniquement les toises après les toises tandis

que la fatigue, un instant trompée, plombait de nouveau les membres, grippait les reins. Lucien avait, très traditionnellement, pris avec lui les deux lanciers et les hussards, placé l'artillerie au milieu de la colonne, sous bonne protection, la grosse cavalerie en arrière-garde. Il fallait s'attendre à voir sous peu l'ennemi se manifester. Les Prussiens – à défaut des Anglais, guère en état de se risquer à une poursuite – avaient assurément quitté déjà leurs bivouacs.

Lucien chevauchait au pas de sa monture fourbue. Il songeait à la nouvelle de Crémieux. Si Napoléon était mort, tout s'effondrait. Il était l'unique raison de la résistance, son symbole en même temps que son ouvrier. Lui seul aurait pu rétablir la situation et forcer la victoire.

Le jour rosissait. C'était l'heure où, la veille, on pataugeait encore dans la terre gluante. Ah! s'il eût fait ce temps, hier!... Dans une légère brume, la grand-route apparut entre des croupes basses, à un quart de lieue, environ, du village où l'on aurait dû la rejoindre. On avait appuyé un peu trop sur la gauche.

Juste à ce moment, l'arrière-garde donna l'alarme. Au loin, lancé en pointe entre la colonne et la chaussée, un gros de cavalerie accourait. Dans le gris-vert matinal, ce n'était pour l'instant qu'une ligne rousse et, au-dessus, bleu-noir, surmontée par les flammes des lances dont le talon reposait encore dans la douille de l'étrier. Bientôt, elles s'abaisseraient tandis que le trot rapide se changerait en un galop d'ouragan.

Lucien savait ses chevaux incapables de fournir une charge contre ces bêtes fraîches. Et il ne s'agissait pas seulement de sauver les soldats dont il avait le commandement, mais aussi de protéger les fourgons, les voitures de cantinières, encombrés de blessés, les groupes d'éclopés, qui avaient succédé sur la route à la horde des fuyards.

Il prit instantanément sa décision. D'après ses ordres, le bataillon, au pas accéléré, obliqua vers la chaussée en bordure

de laquelle il s'aligna sur trois rangs ; la cavalerie, légèrement décrochée, soutenant de son poids l'aile droite destinée à recevoir le premier choc. Au centre, entre les deux corps de fantassins, couverte de part et d'autre par eux, l'artillerie ouvrit le feu sans plus attendre. On vit les boulets creuser à tous coups des sillons dans l'escadron compact qui se rapprochait vivement.

Les Prussiens, la veille, ayant sabré comme ils voulaient, ne s'attendaient pas à trouver de résistance sérieuse. Cette canonnade fut pour eux une complète surprise. Il y eut un flottement, puis ils prirent tout de même le galop, lances pointées.

– À mitraille ! commanda Lucien.

En même temps, les trois étages de fusils se mirent à cracher leur feu continu, un rang rechargeant pendant qu'un autre tirait. Contre de la grosse cavalerie, c'eût été quasiment inefficace. Sur des lanciers, dénués de toute protection, il en allait autrement. Environ un sur deux des cavaliers de la première ligne boulerent dans leurs foulées de départ. Les autres comprirent qu'ils n'arriveraient pas vivants à portée d'employer les lances. Ils obliquèrent, tandis que la seconde ligne et la troisième, éclairées par cette expérience, tournaient bride.

– À toi, Henri ! Vas-y ! cria Lucien.

Incapable de se contenir, il s'élança lui aussi.

Il n'alla pas loin. Son cheval s'abattit, épuisé. Crémieux n'eut pas davantage la possibilité de faire le coup de sabre, pas plus qu'aucun de ses cavaliers, immédiatement distancés par les Prussiens qui s'égaillèrent dans la plaine pour rallier le gros de l'escadron allant chercher ailleurs de plus faciles victoires. Ils laissaient sur le terrain une vingtaine de morts ou blessés, avec onze hommes démontés, contraints de se rendre. Les hussards avaient capturé quatre chevaux embarrassés par les cadavres de leurs maîtres.

De la route, on avait suivi avec angoisse, puis avec enthousiasme, l'engagement. Lorsqu'un détachement apporta les blessés prussiens pour les confier aux fourgons, des acclamations l'accueillirent.

– Sans vous, les enfants, on était frits ! s'écria une cantinière. Bon Dieu ! que je regrette de n'avoir pas une goutte à vous offrir ! Y a donc encore des soldats chez nous ! Je le croyais plus.

– Y en a davantage que vous pensez, la mère. Marchez seulement, et vous verrez ! lui répondit Bosquet, le voltigeur.

Ni elle ni les conducteurs de fourgons ne voulaient prendre les Prussiens : « ces brigands, disaient-ils, qui égorgent tout » ! Lucien dut intervenir.

La colonne reformée, emmenant les prisonniers, évita Goselies envahi par des convois semblables à celui qu'elle venait de secourir. Trois quarts d'heure plus tard, au moment où le soleil sortait derrière la ligne bleue de l'horizon, elle atteignait péniblement les abords de Charleroi.

Lucien, sur un cheval prussien, partit en avant avec, pour faire la liaison, un des hussards, remonté lui aussi. La première chose qu'ils apprirent en se frayant un passage au milieu des troupes disparates affluant de toute part, ce fut que l'Empereur, bien vivant, venait de traverser la ville et avait donné ses ordres au maréchal Soult pour la réorganisation de l'armée. Quelques régiments de la division Girard, encore en état de combattre, s'appuyaient aux forts, de manière à contenir momentanément toute pointe ennemie et à garder le passage de la Sambre. Derrière cette protection, on mettait un commencement d'ordre dans le tohu-bohu. Des postes avaient été établis pour canaliser les rescapés vers des points de regroupement.

Un sergent indiqua un de ces postes à Lucien. C'était une ferme en bordure des faubourgs. Il y trouva un colonel d'état-major, moins déguenillé mais tout aussi hâve et barbu

que lui. Dans un mouvement incessant, parmi les allées et venues d'auxiliaires de tout grade, du caporal aux commandants, cet homme débordé, suant, la voix rauque, ne cessait de crier des ordres que pour répondre aux demandes faites par des officiers dans la même situation que Lucien :

– Si vos hommes forment une troupe armée, à peu près cohérente et encadrée, conduisez-les à Philippeville. Le centre général de ralliement après la frontière est Laon. À Philippeville, il y aura déjà un peu d'intendance. Une première réorganisation des compagnies ou escadrons sera faite.

Comme, successivement, tous réclamaient un peu de repos et de la nourriture, à chaque fois il piquait la même crise :

– Du repos ! Sacrebleu ! vous n'avez que ce mot à la bouche. Dans trois ou quatre heures au plus, l'ennemi sera là, en force. Vous croyez que nous avons le temps de nous prélasser ? Quant à la soupe, envoyez une corvée, on vous donnera quelque chose.

– C'est bien joli, dit Lucien, mais j'ai des prisonniers. Je ne peux pas les traîner jusqu'à Philippeville.

– Quoi ! aboya le gros homme. Qu'est-ce que vous racontez ?

Un surprenant silence se faisait dans la pièce. On entendait le brouhaha de la cour. Tous les regards s'étaient tournés vers Lucien.

– Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ? dit-il. J'amène onze lanciers prussiens que mes hommes ont pris après avoir dispersé un escadron. Ce n'est pas un fait d'armes, ma parole !

En temps ordinaire, évidemment, on n'y eût guère prêté attention, mais qu'aujourd'hui des soldats battus, désespérés, tombant de lassitude, fussent capables de faire des prisonniers, cela signifiait quelque chose.

– Qui êtes-vous, monsieur ? demanda le colonel en se levant.

– Colonel de Montalbert. Chasseurs de la garde. Commandant pour le moment deux cent cinquante rescapés de toutes armes.

– Montalbert. Bien, mon cher camarade, très bien. Que votre corvée nous amène ces prisonniers, je les ferai conduire au maréchal, en votre nom. Et le diable m'emporte si je ne donne pas double ration à vos gaillards !

Dans la cour de la ferme, ainsi qu'alentour, on avait allumé des feux sous une vingtaine de chaudrons empruntés au voisinage. On ne cessait de vider les uns ou les autres, et de les remplir avec beaucoup d'eau où l'on versait un peu de farine mélangée à des poignées d'herbages. On distribuait, parcimonieusement, ce brouet dans les récipients les plus hétéroclites, depuis les bidons réglementaires jusqu'à des pichets de bière, des seaux, voire des arrosoirs.

Un sergent fourrier apparut à la fenêtre, annonçant que les herbes allaient bientôt manquer.

– Bougres d'empotés ! hurla le colonel, coupez donc des orties ! C'est très bon, la soupe d'ortie. J'en ai mangé...

En quittant Charleroi, Lucien, estimant que ni ses hommes ni ses chevaux ne couvriraient les sept lieues qui les séparaient de Philippeville s'ils ne prenaient pas quelque repos, leur accorda, malgré les ordres, deux heures de sommeil, sitôt passé la Sambre. Il s'allongea comme ses soldats sous des cerisiers où ne restait plus un fruit. Partout dans les champs, ou même au bord de la chaussée, on voyait d'autres groupes, plus ou moins nombreux, gisant, écrasés de fatigue. Mais il ne dort pas. Il fallait veiller sur les chevaux ; on les eût fort bien volés.

Au demeurant, s'il était moulu, il n'aurait pu néanmoins fermer les yeux. L'épuisement n'empêchait pas l'excitation. Dans son esprit, les idées et les images se succédaient en désordre. Il revoyait les carrés de la garde dans la fulguration de leur farouche agonie, le jeune d'Aubry, mort, le capitaine

des fusiliers s'en allant se faire sauter la cervelle. Et il pensait à l'Empereur, vivant, résolu à reprendre en main l'armée – bien capable, avec Soult, de réussir ce tour de force. Il y avait tout de même quelque part les trente-cinq mille hommes de Grouchy ! Assurément, on avait dû abandonner beaucoup de matériel, des canons, mais il restait des corps organisés, comme la division Girard. Il devait en exister d'autres. Tout cela donnait confiance et hâte – une hâte fébrile d'arriver au point de concentration, de dénombrer les forces, de voir enfin un peu clair dans le brouillard d'incertitude et d'angoisse qui masquait depuis hier l'avenir.

À sept heures, il fit lever son monde. On entendait au loin, en avant de Charleroi, une faible canonnade. Courbatu, roide, on reprit la route, avec les bandes bigarrées mais en assez bonne ordonnance qui couvraient à présent la chaussée. Aux alentours de Fraire, la cavalerie prussienne tenta quelques incursions. Elle avait sans doute franchi la Sambre dans l'Est. Elle restait encore sans soutien, et ce n'étaient plus des troupeaux affolés qu'elle trouvait devant elle. Le tri spontané avait eu lieu ; les fuyards, les déserteurs, s'étant dispersés. Elle se heurtait maintenant à des soldats décidés à se défendre, avides de se venger. Accueillie en tous endroits par des feux redoutables, elle n'insista pas.

Vers une heure après midi, Lucien et son détachement arrivaient à Philippeville lorsqu'ils aperçurent, convergeant avec eux sur la petite cité ramassée dans la plaine autour de ses clochers, une imposante colonne blanche, bleue et rouge, qui descendait à mi-coteau. Les deux troupes se rapprochaient d'instant en instant. Bientôt, des exclamations excitées jaillirent parmi les cavaliers de Crémieux, plus voisins des nouveaux venus. Lui-même, avec son exubérance méridionale, gesticulait en criant :

– La garde ! C'est la garde !

Elle n'avait donc pas toute succombé. Une division entière

de la vieille garde, complétée par des éléments de la jeune et de la moyenne, revenait de la bataille comme d'une revue. Les uniformes de parade, sortis des sacs en peau de chèvre, remplaçaient les capotes déchirées et salies. Les plumets neufs se dressaient sur les bonnets à poil. On voyait çà et là des pansements, mais les buffleteries, les guêtres, étaient impeccablement passées au blanc, les armes reluisantes, les rangs comme tirés au cordeau. Un régiment de cuirassiers ouvrait la marche, suivi par l'état-major, puis venaient les grenadiers, l'arme au bras, avec l'artillerie dans les intervalles des régiments, enfin les fourgons d'équipage, au complet. Tout était merveilleusement en place : les tambours-majors et leurs tapins, les cantinières dans leurs voitures, à la queue des bataillons. Derrière, couvrant la division, prêts à la défendre contre la chasse ennemie, des escadrons de cavalerie légère mêlaient aux tuniques grises et rouges des lanciers le bleu ciel des hussards.

Cette formation ressortant de l'enfer avec toutes ses forces rétablies, ses rangs refaits, ses couleurs retrempées, c'était un miracle aux yeux des hommes minables qui s'étaient arrêtés pour la regarder défilier. La vision effaçait les affreuses images de la déroute et de l'anarchie. L'ordre, la puissance, la beauté militaire retrouvée les prenaient aux entrailles. Ils poussaient des vivats, acclamant ce symbole d'une énergie qui leur semblait éternellement neuve, capable assurément de surmonter toutes les défaites. Les drapeaux effrangés, troués de balles, se dressaient, invincibles.

Le capitaine des fusiliers s'était trompé : si l'on avait perdu bien des choses, on avait – et lui l'un des premiers – sauvé plus que l'honneur.